

Québecensia

Bulletin de la Société historique de Québec



Mannequins portant des créations de Simon Chang sur la scène lors de l'édition 1992 du défilé (©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

LA MODE À QUÉBEC
au temps de la
Nouvelle-France

LAURETTE DULAC :
chapelière et
femme de tête

L'ENSEIGNEMENT DE LA MODE
DANS LA RÉGION DE QUÉBEC :
une histoire tissée serrée

Ensemble depuis 120 ans



Il y a 120 ans, le premier jalon qui allait donner naissance à notre grand Mouvement était posé. Le 6 décembre 1900, Alphonse Desjardins fonde, avec la collaboration de Dorimène Desjardins et la participation d'une centaine de concitoyens, la première caisse populaire à Lévis.

Cinq ans plus tard, en 1905, était créée la Caisse populaire de Saint-Malo, dans le quartier Saint-Sauveur, où est toujours situé le siège social de notre Caisse Desjardins de Québec, la première caisse à voir le jour sur la rive nord. À la Caisse Desjardins de Québec, nous sommes fiers d'être au service de nos membres depuis 115 ans.

Siège social

150, rue Marie-de-l'Incarnation
Québec (Québec) G1N 4G8

Centre de services

Notre-Dame-du-Chemin
900, avenue des Érables
Québec (Québec) G1R 2M5

Centre de services Québec-Est

510, rue Saint-François Est
Québec (Québec) G1K 2Z4

Centre de services

Faubourg Saint-Jean
550, rue Saint-Jean
Québec (Québec) G1R 1P6

☎ 418 687-2810 ou 1 888 687-2810
caissedequebec.com | 

 **Desjardins**
Caisse de Québec

SOMMAIRE

- 4 **La mode à Québec au temps de la Nouvelle-France**
Marie-Hélaine Fallu
- 10 **Du portrait photographique au vêtement, tirer les fils de l'histoire**
Véronique Borboën
- 16 **L'élégance est de mise à Québec**
Jocelyne Mathieu
- 24 **Petite histoire du couvre-chef à Québec, 1850-1950**
Pierre B. Berthelot
- 29 **Il y a cent ans, H. Thivierge *Le Costumier***
Jean-François Caron
- 34 **Laurette Dulac : chapelière et femme de tête**
Valérie Bouchard
- 39 **L'enseignement de la mode dans la région de Québec : une histoire tissée serrée**
Marie-Josée Lettre
- 45 **Henriette Belley et les musées de mode au Québec**
Pascale Charpentier
Amélie Fafard
Enya Kerhoas
Bianka Roy
Sarah Thibaudeau-Cormier
- 50 **Collections Couturiers Québécois : la plaque tournante de la mode québécoise**
Alexandre Prince

MOT DE LA RÉDACTION

Alors que le confinement semble toucher à sa fin, les habitants et les habitantes de la ville de Québec peuvent enfin recommencer à arpenter les rues de la Vieille-Capitale. Après plus d'une année morose passée à contempler des écrans en jogging ou en pyjama, quoi de mieux que de revêtir ses plus beaux habits pour aller rejoindre ceux et celles qui nous ont manqués dans les parcs et les terrasses de la ville? C'est pourquoi la Société historique de Québec vous offre un numéro thématique de circonstance, en réalisant la toute première publication exclusivement consacrée à la mode vestimentaire au sein de la ville de Québec. Trop souvent éclipsée par la métropole, dont le sens du style n'est plus à prouver depuis longtemps, Québec semble parfois avoir de la difficulté à mettre en valeur son passé glamour. Et pourtant, on y affiche un désir d'être à la dernière mode depuis le tout début de la colonie. Au cours des quatre derniers siècles, Québec s'est démarqué par la qualité du travail de ses chapelières, par de sensationnels défilés, par la qualité de ses programmes d'enseignement de la mode ainsi que par l'élégance remarquable de celles et ceux qui y vivent. Nous avons donc rassemblé des auteurs et des autrices d'horizons variés, mais indéniablement passionnés, afin de vous faire revivre les épisodes les plus chics de notre passé.

Il s'agit d'un numéro très personnel pour moi, d'une part car la thématique abordée est très chère à mon cœur, mais surtout parce qu'il s'agit de ma dernière publication en tant que rédacteur en chef du *Québecensia*. Au cœur de la dernière année et demie, j'ai eu le privilège immense de collaborer avec et pour les passionnés et les passionnées d'histoire de la ville de Québec, afin de mettre en lumière des facettes de l'histoire qui sont trop importantes pour tomber dans l'oubli. Même s'il est temps pour moi de me diriger aujourd'hui vers de nouveaux projets, je serai toujours ravi d'avoir pu apporter ma pierre à ce bel édifice qu'est le *Québecensia*.

Alexandre Prince,
rédacteur en chef

La mode à Québec au temps de la Nouvelle-France

Marie-Hélaine Fallu, alias Mlle Canadienne

La citation la plus connue au sujet de la mode en Nouvelle-France nous provient du botaniste suédois Pehr Kalm, en visite dans la colonie du Canada en 1749 :

diffusé depuis Paris jusque de ce côté de l'Atlantique.

Les premiers temps de la colonie étaient marqués par un fort désé-

de son *Mandement contre le luxe et vanité des femmes et filles dans l'Église* du 26 février 1682 :

Les Français, considérant les choses sous leur véritable aspect, s'alarment beaucoup de l'amour extravagant de la toilette qui s'est emparé d'une grande partie des dames en Canada, qui éloignent d'elles toute idée de faire des économies en prévision des besoins à venir, qui cause le gaspillage des fortunes et pousse à la ruine des familles. Elles ne portent pas moins d'attention aux modes nouvelles, et se moquent les unes des autres, chacune critiquant le goût de sa voisine. Mais ce qu'elles reçoivent comme nouvelles façons est déjà passé de mode et mis au rebut en France. Les vaisseaux ne venant au Canada qu'une fois tous les douze mois, on considère comme de mode, pendant toute l'année, ce que les passagers ont apporté avec eux, ou ce qui leur plaît d'imposer comme étant du dernier goût.

De quels crimes ne sont pas punissables et de quels [sic] punitions ne doit [sic] pas attendre celles qui portent cet appareil fastueux jusque dans nos églises, paraissant dans ces lieux consacrés à la prière et à la pénitence avec des habits indécents, faisant voir des nudités scandaleuses de bras, d'épaules et de gorges, se contentant de les couvrir de toile transparente, ce qui sert bien souvent à donner plus de lustre à ces nudités honteuses.

Cette citation montre l'attrait quasi irrésistible de la mode et de ses nouveautés chez la gent féminine de la Nouvelle-France. Elle dénonce aussi la lenteur des communications au temps des vaisseaux à voiles.

À son arrivée à Québec, le 6 août 1749, Pehr Kalm écrit à propos des gens de la capitale de la colonie : « Les marchands s'habillent fort élégamment [...]. Les femmes sont tous les jours en grande toilette et parées autant que pour une réception à la cour. »

Des débuts de la Nouvelle-France à sa chute, les gens qui l'ont habitée ont montré un goût pour suivre l'esthétisme du moment

qu'il y avait un déséquilibre démographique entre hommes et femmes, les premiers étant de très loin plus nombreux. En 1663, la volonté politique de transformer l'ancienne colonie comptoir en colonie de peuplement s'est réalisée avec les premiers contingents annuels de Filles du Roy. C'est à la suite de l'arrivée massive de femmes qu'on trouve les premières traces de l'excès d'amour de la mode des dames de la colonie dans les écrits des ecclésiastiques. Monseigneur de Laval, premier évêque de Québec, utilisa sa plume pour exprimer son irritation envers les femmes de sa paroisse qui paraissaient dans l'enceinte de l'église trop dénudées à son goût. Voici un extrait

Dans plusieurs peintures ex-voto réalisées en Nouvelle-France, il est possible d'observer la volonté de la haute société de la colonie de perpétuer l'art vestimentaire de la métropole. Deux cas particuliers qui ont longtemps été exposés au sanctuaire de Sainte-Anne-de-Beaupré méritent une attention particulière. Le premier représente madame Riverin. Née Angélique Gauthier, elle est l'épouse de Denis Riverin, secrétaire de l'intendant du Canada et ainsi membre des élites de la société coloniale. Elle pose ici en compagnie de ses quatre



dessiné par J. D. de J. Jean 1693

Avec privilège du Roy

Femme de qualité en Echarpe

Gravure Femme de qualité en Echarpe, graveur et dessinateur : Jean Dieu de Saint-Jean, 1693, Musée Carnavalet – Histoire de Paris.

enfants. Tous sont habillés selon leur rang, avec des vêtements luxueux aux couleurs éclatantes. Si Denis Riverin était originaire de France, Angélique Gauthier naquit à Québec le 1^{er} avril 1680; elle était une Canadienne de première génération. Sur son ex-voto, madame Riverin porte un manteau de brocart, un collier de perles, des engageantes de dentelles et une coiffure à la

Fontanges, la coiffe à la mode dans la France de la fin du XVII^e siècle.

Le manteau est une conséquence de la légalisation de la profession des maîtresses couturières de Paris et de leur réunion en corporation en 1675. Avant cette date, les maîtres tailleurs avaient le monopole de la fabrication de vêtements autant

féminins que masculins. Après 1675, les couturières acquièrent et partagent le droit de fabriquer les vêtements des femmes et des enfants, à l'exception des corps à baleines, qui demeurent la chasse gardée des tailleurs de corps, une spécialisation de certains tailleurs d'habits. Les couturières inventèrent le manteau qui recouvre le corps à baleines. Le manteau se distingue par son ouverture frontale sur la poitrine laissant voir le corps baleiné ou bien la pièce d'estomac qui la recouvre. Si la présence de couturières est attestée à Montréal au XVIII^e siècle, il n'existe aucun ouvrage du genre pour la ville de Québec¹.

Autre attrait vestimentaire particulier, la coiffure à la Fontanges est possiblement l'élément de mode pour lequel il y a le plus de documentation en Nouvelle-France. D'abord, elle apparaît dans deux ex-voto, celui de madame Riverin (daté de 1703), exposé au Musée national des beaux-arts du Québec, et dans celui dit de l'enfant malade (1697), exposé au Musée de Vaudreuil-Soulanges. La coiffure à la Fontanges est aussi nommée dans les *Nouveaux voyages de M. Baron de Lahontan dans l'Amérique septentrionale* publiés en 1703. Ce dernier décrit le zèle des curés de la Nouvelle-France qui refusent la communion aux femmes des nobles pour une simple fontange de couleur.

Cette coiffure caractéristique tire son nom de la dernière maîtresse officielle de Louis XIV, mademoiselle de Fontanges, qui inventa une nouvelle mode lors de son court séjour à la cour. Selon la légende, mademoiselle de Fontanges aurait improvisé cet arrangement de cheveux lors d'une partie de chasse royale



Ex-voto de madame Riverin, 1703. Collection du Musée national des beaux-arts du Québec. Photo : Joseph Gagné

en 1679. Après une chute ou simplement une chevauchée haletante, elle se retrouva décoiffée. Mademoiselle de Fontanges aurait alors remonté ses cheveux sur le dessus de sa tête avec un simple ruban afin de poursuivre l'activité équestre sans être incommodée par sa chevelure. Ce nouvel arrangement aurait tellement plu au Roi-Soleil qu'il lui aurait demandé de passer la soirée coiffée de la sorte. Le lendemain, toutes les dames de la cour arboraient déjà cette coiffure en hauteur, voulant, elles aussi, plaire à Sa Majesté.

Cette coiffure haute est représentée dans les portraits de dames

en France de 1680 jusque dans les années 1710, comme on le voit sur le portrait du peintre François de Troy. On peut donc dire que madame Riverin et ses filles sont à la mode de France sur cet ex-voto; elles n'accusent aucun retard par rapport à la mode dominante en France.

L'habit du garçon de madame Riverin n'est pas sans rappeler celui d'un autre ex-voto du Musée national des beaux-arts du Québec, celui de Pierre Le Moyne d'Iberville de 1696.

L'un et l'autre portent un justaucorps dont la manche et le parement sont courts sur le bras,

laissant paraître la manche de la veste de dessous. Le justaucorps est décrit dans le *Dictionnaire françois* de Pierre Richelet en 1680 comme une « espèce de vêtement d'homme, qui est proportionné au corps, qui se boutonne comme un pourpoint, & qui descend presque jusqu'aux genoux, qui a des manches longues & retroussées qu'on se met dans le bras ».

Le fils de madame Riverin et Pierre Le Moyne d'Iberville portent tous deux la cravate, celle du second recouvre des nœuds colorés au col. Le *Dictionnaire de l'Académie française* de 1694 la décrit comme une « sorte de

mouchoir fait de toile ou de tafetas qui entoure le col, & tient lieu de collet ». L'adoption de la cravate dans la garde-robe masculine remonte à la guerre de Trente Ans. Louis XIII avait engagé des mercenaires croates pour défendre son royaume. À l'issue de plusieurs batailles victorieuses de la part des Croates, Louis XIII reçut des dignitaires de leurs bataillons. Ces derniers avaient tous un foulard noué autour du cou. Le mot *cravate* en lui-même vient d'une francisation du mot *croate* qui se dit *hrvat* dans la langue d'origine. Les gentilshommes français de Louis XIII, incapables de prononcer le *h* slave, se contentèrent de dire *krvat*, qui se transforma bientôt en *cravate*. La cravate fut introduite du temps de Louis XIII, mais c'est son fils, Louis XIV, qui l'implanta dans le costume de cours français.

La chevelure bouclée complète l'ensemble de ces messieurs. Le jeune Riverin porte une chevelure naturelle, blonde et ondulée qui lui tombe plus bas que les épaules. L'aventurier d'Iberville, quant à lui, semble porter une perruque de couleur foncée, presque noire, très bouclée et qui descend jusque dans le milieu de son dos. L'habillement de Pierre Le Moyne d'Iberville se compare facilement à celui d'un contemporain français de l'époque, Guy de Durasfort. Le justaucorps avec les parements longs tombant juste au pli du coude et laissant paraître la veste de dessous, la cravate recouvrant des nœuds de rubans, les bas placés par-dessus la culotte, le chapeau de feutre orné de plumes et la longue perruque bouclée et tombante sont représentés chez ces deux gentilshommes ayant vécu de leur côté respectif de l'Atlantique à la fin du XVII^e siècle.



Portrait d'une veuve pointant le portrait de son époux dit à tort Portrait de Madame de Monginot et de son époux. Vers 1710. François de Troy

Collection du Musée d'art de Nantes

Photo : Gérard Blot/Agence photo de la Réunion des Musées nationaux et du Grand Palais

Pour se procurer les vêtements de luxe, les gens de la haute société de Québec dépendaient d'abord de l'importation de matières premières comme le tissu de soie ou le drap de laine fine, mais ils se reposaient aussi sur le savoir-faire des artisans habitant la colonie. Une brève recherche dans les archives numériques de Bibliothèque et Archives nationales du Québec m'a permis de répertorier le

nom d'une vingtaine de tailleurs d'habits dont cinq étaient maîtres tailleurs, d'une vingtaine de perruquiers dont six étaient désignés comme maîtres perruquiers et de six chapeliers. À mon grand étonnement, j'ai trouvé plus de mentions de perruquiers (21) que de tailleurs d'habits (19).

La présence de ces artisans de la mode et de l'apparence dans la région de Québec prouve que les

gens de la capitale de la Nouvelle-France avaient la volonté d'actualiser et de renouveler leurs garde-robes. Voyons brièvement ce que chacun de ces métiers impliquait. En France, un maître artisan est un artisan qui a complété son apprentissage et son compagnonnage, qui a réalisé un chef-d'œuvre ordonné par les jurés de la corporation du métier et qui est considéré comme maîtrisant les rouages du métier par ses pairs. Ainsi ne devient pas maître artisan qui veut, bien que la réglementation soit plus souple en Nouvelle-France en raison du manque de main-d'œuvre.

Les tailleurs d'habits représentent la corporation la plus ancienne, leur corporation étant officialisée en 1293 par le roi Philippe le Bel. Au départ, ils se nommaient des tailleurs de robes. Leur titre changea pour celui de maître tailleur pourpointier sous Charles IV en 1323. À ce moment, les maîtres tailleurs pourpointiers ne s'occupaient que du vêtement recouvrant le corps depuis le cou jusqu'à la taille. Ce ne fut qu'en 1588, sous Henri III, que la dénomination de maîtres tailleurs d'habits vit le jour, regroupant les pourpointiers ainsi que les maîtres chaussetiers. Ainsi naquit un métier qui permettait de confectionner de la tête aux pieds les vêtements visibles des hommes, femmes et enfants. Les tailleurs d'habits ont pour dessein de couper, d'assembler et de coudre les vêtements dans les lisières de tissus de leurs clients selon les mesures prises sur ces derniers, le tout en créant le moins de perte possible. La mention la plus ancienne que j'ai trouvée pour un tailleur implique Charles Jobin, maître tailleur d'habits demeurant à Québec, dans le cadre d'un transfert de propriété le 24 août 1670.



Ex-voto de Pierre Le Moyné d'Iberville. Vers 1696. Collection du Musée national des beaux-arts du Québec. Photo : Joseph Gagné

La corporation des chapeliers eut quelques représentants qui habitèrent la ville de Québec. Cette corporation se classe deuxième parmi les plus anciens métiers de mode qui nous intéressent ici et remonte à Henri IV, en 1594. Les chapeliers ont pour entreprise de transformer diverses fibres (laine, duvet, poils, plumes) en chapeaux, selon les volontés de leurs clients, souvent au moyen d'un procédé de feutrage. Les chapeaux les plus en vogue aux XVII^e et XVIII^e siècles sont ceux fabriqués à partir du duvet de castor,

ressource naturelle renommée de la Nouvelle-France. En 1679, le chapelier Pierre Rivault, habitant la basse-ville de Québec, est cité comme témoin dans une procédure criminelle pour une femme tombée enceinte durant l'absence prolongée de son mari. Ce document est la plus ancienne mention de chapelier que j'ai trouvée.

En 1735, il y eut une ordonnance de l'intendant Hocquart et du gouverneur Beauharnois qui, en exécution des ordres de Sa



Gravure représentant Guy de Durasfort
Artiste : Nicolas Arnoult. Après 1692
Source : Wikipédia

Majesté, interdit aux chapeliers établis dans la colonie d'exporter des chapeaux de castor. Cette ordonnance mit à mal la profession dans la colonie. D'ailleurs, je n'ai trouvé aucune mention de chapeliers résidant à Québec après cette ordonnance.

La corporation des barbiers-perruquiers a pour sa part vu le jour en 1673, sous le règne de Louis XIV. Il y avait une volonté de créer

un corps de métier entièrement dévoué à l'apparence des nobles gens, contrairement aux plus anciens barbiers-chirurgiens qui avaient l'attribution disparate de la chirurgie et des soins du corps. Bien que les barbiers-perruquiers et les barbiers-chirurgiens eussent été régis par l'autorité du premier chirurgien du roi, leurs rôles respectifs commencèrent à se diviser : les soins du corps et l'apparence pour les barbiers-perruquiers et la chirurgie pour les barbiers-chirurgiens. Cependant, les deux corps de métiers conservèrent le droit de raser les barbes des hommes. En plus du droit de faire la barbe, les barbiers-perruquiers avaient le droit exclusif de couper les cheveux naturels des hommes et des femmes, de fabriquer et de vendre des poudres et pommades destinées à l'hygiène du visage et de la tête, d'acheter et de vendre des cheveux en gros et au détail, de fabriquer et de réparer, bien sûr, des perruques et, finalement, de tenir bains et étuves. Cependant, je n'ai trouvé aucune mention de perruquier en Nouvelle-France qui ait mis en place un établissement de bains.

L'archive la plus ancienne que j'ai trouvée mentionnant un perruquier dans la ville de Québec date du 30 avril 1708. Il s'agit du perruquier Jean-Baptiste Cardinet qui eut recours à un bail judiciaire à l'encontre de Laurent Normandin, hôtelier.

D'ailleurs, Pehr Kalm, dans ses premiers jours à Québec en 1749, mentionne à propos de la chevelure des messieurs : « Les gentilshommes portent généralement leurs propres cheveux, mais il y en a qui font usage de perruques. »

Bien que les communications entre l'ancienne et la Nouvelle-France eussent été lentes, les modes vestimentaires de la métropole se sont indéniablement diffusées chez l'élite de Québec, comme en témoignent les ex-voto de madame Riverin et de Pierre Le Moyne d'Iberville. Les six chapeliers, la vingtaine de tailleurs d'habits et la vingtaine de perruquiers mentionnés dans les archives de BANQ et établis dans la ville de Québec durant la période de la Nouvelle-France prouvent que l'industrie de la mode était une économie active au sein de la capitale.

Note

- 1 Le sujet des couturières en Nouvelle-France est encore à explorer, mais pour en savoir plus à ce sujet, je vous invite à lire *Les couturières de Montréal au XVIII^e siècle* de Suzanne Gousse, publié chez Septentrion en 2013.

Références

DE GARSAULT, François Alexandre, *Art du tailleur contenant le tailleur d'habit d'homme; les culottes de peau; le tailleur de corps de femmes & enfants; la couturière; & la marchande de mode*, Paris, Hachette BNF, [1769] 2012, 80 p.

DE GARSAULT, François Alexandre, *Art du perruquier contenant la façon de la barbe; la coupe des cheveux; la construction des perruques d'hommes & de femmes; le perruquier en vieux & le baigneur-étuviste*, Paris, Hachette BNF, [1768] 2012, 56 p.

BRUNA, Denis et Chloé DEMEY (dir.), *Histoire des modes et du vêtement du Moyen Âge au XXI^e siècle*, Paris, Éditions Textuel, 2018, 503 p.

FRANKLIN, Alfred, *Dictionnaire historique des arts, métiers et professions exercés dans Paris depuis le treizième siècle*, Paris, H. Welter, 1906, 886 p.

MARCHAND, L. W., *Voyage de Pehr Kalm en Amérique*, Montréal, Mémoires de la Société historique de Montréal, 1880, 188 p.

Du portrait photographique au vêtement, tirer les fils de l'histoire

Véronique Borboën, professeure à l'École supérieure de théâtre de l'UQAM

Quand le portraitiste Jules-Isaïe Benoît dit Livernois meurt en 1865, sa veuve, Élise Livernois, née L'Héroult dit L'Heureux (1827-1896), reprend l'entreprise florissante dans laquelle elle travaillait avec son mari. Photographe elle aussi, elle va s'associer à son gendre Louis Bienvenu en fondant la compagnie Livernois & Bienvenu établie au 3, rue Saint-Jean, à Québec. Le fils Jules-Ernest Livernois reprendra l'entreprise de son père en 1873, jusqu'à sa retraite en 1898.

Reconnu pour ses photographies de paysages, le studio des Livernois garde cependant une clientèle composée de l'élite de la ville qui aime se faire tirer le portrait par une compagnie de renom. Bien qu'ils composent la majorité de la production, les portraits sont plus rarement mis de l'avant par les musées et peu étudiés. Pourtant, l'étude de l'habillement dans les portraits permettrait, entre autres, de dater correctement de nombreuses photographies. Les musées avancent parfois une date erronée à dix ou même vingt ans d'écart pour certaines photographies conservées dans leur collection! De plus, l'analyse fine des vêtements portés, au-delà de la mode, permet de saisir les mentalités de la société canadienne-française à travers un prisme différent.



Photographie de la carte de visite de Lilia de Salaberry, de Livernois & Bienvenu, Québec, vers 1868. Collection de l'auteur.

Pour commencer la démonstration, j'ai choisi une photographie de ma collection montrant une jeune femme en pied. Un liseré rouge entoure le portrait en format carte de visite. Le nom du studio *Livernois & Bienvenu* est estampillé en creux, au bas de la photographie. Ce portrait fait partie d'un lot de photographies provenant des familles de Salaberry, Faribault et Gauffreau, chacune étant identifiée au dos du portrait de la même écriture. Au dos de celle-ci, on trouve une inscription à la main désignant le personnage comme étant « D^{elle} Lilia de Salaberry fille de Chs. de Salaberry et de Cordélia Franchère. Plus tard épouse de Mr. Hertel Laroque. N.B. Cordélia Franchère était fille de Thimothée Franchère et Eléonore Faribault ».

Ces précieuses informations nous indiquent que ce portrait date d'avant son mariage avec Louis René Hertel de La Roque de Roquebrune¹, le 7 avril 1874. Née en 1851², elle serait donc âgée d'environ 17-18 ans. Il était courant de faire photographier une jeune fille à cet âge tendre pour marquer son entrée officielle dans la société ainsi que sur le marché des filles à marier. Son fils³ nous précise que la mère de celle-ci étant morte alors qu'elle avait 3 ans, elle avait été élevée par sa grand-tante Marie Aurélie Faribault, qui lui léguera par la suite son manoir de Saint-Ours à L'Assomption.

L'estampille du studio de *Livernois & Bienvenu* nous permet d'affirmer que la photographie a été prise entre 1865 et 1874. Cependant, l'examen de la robe et de la coiffure de la jeune fille permet de resserrer la fourchette de datation entre 1867 et 1869, probablement 1868.



Photographie de la carte de cabinet de Léonie Kusnick, de Dechamps, Bruxelles, vers 1868. Écriture manuscrite au verso : « Léonie Kusnick, épouse Jullien notaire à Virton. » Collection de l'auteur.

La demoiselle est debout de trois quarts, ce qui permet de mettre en valeur la traîne de sa robe. Elle s'appuie sur une fausse barrière de branches tressées avec un muret bas et des pierres posées par terre. La toile de fond peinte esquisse vaguement un paysage avec un arbre et une vasque fleurie posée sur un pilastre élevé.

La robe est remarquable par sa longue traîne qui indique une robe d'après-midi dite habillée, donc assez recherchée⁴. Les robes rondes (sans traîne) sont plus courantes dans les portraits à cette date. La jupe, nommée jupe à pente, est coupée bien droite et plate au-devant, ce qui pousse tous les plis et donc

le volume vers l'arrière. La forme triangulaire typique de la jupe est donnée par la coupe et l'absence de crinoline dessous.

Les journaux de mode prédisaient chaque année la disparition de la crinoline depuis ses débuts une décennie plus tôt. La crinoline, apparue vers 1856, est une structure en métal qui permet de donner un incroyable volume aux jupes tout en éliminant les trop lourds jupons. Elle changera graduellement de forme en poussant le volume vers l'arrière, mais elle résistera pendant plus de dix ans. Ce qui est étonnant si l'on pense que les femmes de pratiquement toutes les couches de la société portaient une crinoline, même les ouvrières des manufactures. Ce sont les dames de la haute société qui commencent dès 1866 à porter leur robe en ayant éliminé la crinoline dessous, sans toutefois changer le volume de la jupe qui s'affaisse et se transforme en traîne anguleuse. Très rapidement, la crinoline ne se porte plus dans l'intimité de la maison. Cependant, les gravures de mode ignorent volontairement ce fait et continuent à montrer d'innombrables variantes de robes portées avec crinoline. C'est que l'industrie craignait un retour à trop de simplicité et une diminution du métrage des étoffes, neuf mètres de tissu étant nécessaires à la confection d'une robe à crinoline. Par la suite, l'introduction des premières tournures vers 1869-1870 permettra d'utiliser le même volume en le drapant sous la forme d'un pouf à l'arrière.

La robe de Lilia représente assez précisément cette courte période intermédiaire d'un an ou deux se situant entre la disparition définitive de la crinoline et l'arrivée de la tournure des deux prochaines décennies.



Photographie de la carte de visite d'un couple de la famille Fortin de Québec, vers 1868. Collection de l'auteure.

Il est possible que le volume sous la taille soit donné par une version réduite de la crinoline nommée crinolinette, aplatie sur le devant tout en ayant un peu de volume à l'arrière, toujours selon l'idée de donner l'illusion qu'une jeune femme pouvait enfin se passer de l'encombrante crinoline cage.

Le corsage montre une taille un peu remontée, de forme arrondie et soulignée par une ceinture de même étoffe ornée d'un double gallon perlé et d'une rosette de passementerie.

Il est très ajusté à la taille, ce qui fait plisser l'étoffe sous la poitrine entre les profondes



Photographie de la carte de visite d'une jeune fille en buste de la famille Fortin de Québec, de H. Roy, Saint-Roch, Québec, vers 1868-1870. Collection de l'auteur.

pincés verticaux très visibles. L'ouverture devant est fermée par des boutons ouvragés.

Sous le corsage, on devine le corset dont le laçage se fait plus serré pour continuer à mettre en valeur la taille malgré la disparition de la crinoline. Ce détail est très visible ici, où l'on voit la bosse de chair émerger sous la taille du côté du bras relevé.

La manche est légèrement bouffante jusqu'au coude, puis se rétrécit jusqu'au poignet. La couture d'épaule est très basse et soulignée par un élément décoratif en forme de losange formé d'un double galon perlé. Les poignets et les avant-bras sont ornés du même motif.

Des manchettes blanches, simples et bien visibles font écho au petit col blanc étroit qui se dresse directement de l'encolure de la robe. Cette simplicité contraste avec le reste de la robe,

mais se trouve souvent dans les toilettes des jeunes filles.

La coiffure nous sert aussi de clé pour cette période difficile à dater. De chaque côté de la raie centrale, les bandeaux de cheveux sont sévèrement tirés vers l'arrière où ils s'enroulent en dégageant les oreilles. Ces « rouleaux Eugénie » sont nommés ainsi d'après l'impératrice des Français. Les portraits de l'impératrice Eugénie portant les nouvelles modes sont distribués partout en Amérique du Nord, en particulier dans les catalogues de mode *Godey's Lady's Book* qui commentent chacune de ses toilettes. Le célèbre catalogue est distribué à Montréal depuis au moins 1861. Le chignon à peine visible est maintenant assez haut. La forme générale de la coiffure avec effet aplati sur le dessus, ici souligné par un mince ruban, est typique de la fin des années 1860.

L'époque montre peu de bijoux et le jeune âge de Lilia suffirait aussi à les limiter, mais, issue de la noblesse canadienne-française, elle se doit de tenir son rang. Elle montre une petite broche fermant le col ainsi qu'une paire de boucles d'oreilles formées de longs pendants, une mode récente qui commence vers 1867 et durera jusqu'au début des années 1870.

Sa toilette est taillée dans un taffetas de soie, probablement dans une couleur à la mode, tourterelle, bois de rose ou parme, des couleurs douces dans les tons de lilas. Elle est semblable à la robe en faille parme datée de 1868 du musée Galliera à Paris.

Sans le texte au dos du portrait, l'identification de la jeune femme serait impossible. Néanmoins, le

port de la robe en soie avec une traîne imposante suffirait à nous indiquer qu'il s'agit d'une jeune fille de la haute société, sinon de la noblesse. Nous pouvons comparer cette photographie avec celle d'une jeune femme de la haute bourgeoisie belge prise vers la même date, Léonie Kusnick. Les similitudes sont frappantes, y compris dans la pose qui cherche à mettre en valeur la nouvelle silhouette.

Les autres femmes plus modestes posent en général en robe de ville et du matin, c'est-à-dire une robe ronde et plus courte. Elles semblent avoir de la difficulté à abandonner la crinoline, ce symbole d'oisiveté si chèrement acquis. Les domestiques de leur côté ont l'obligation de continuer à porter la crinoline. Ainsi nous pouvons vérifier la permanence du port de la crinoline dans une carte de visite provenant d'un album de la famille Fortin de la ville de Québec.

On y voit un couple de la famille Fortin qui pose dans un décor formé d'une fausse balustrade sur un plancher en bois peint pour imiter un sol à carreaux. Le décor du photographe avec son grossier plancher peint nous indique que nous sommes loin du luxueux studio des Livernois. L'homme arbore une redingote croisée en drap fin ouverte sur un gilet assorti. Son pantalon de tweed à petits damiers est un peu plus étroit qu'au début de la décennie.

La jeune femme porte une robe en lainage clair (et non pas en soie) sur une crinoline nettement plus étroite dans le haut. L'emplacement du dernier cerceau est visible au niveau de la garniture à environ 15 pouces de l'ourlet. La pose légèrement de



Ferrotypage d'une mère en crinoline et de son fils Montréal, vers 1868.
Collection de l'auteur.

profil permet de voir le volume des plis repoussés vers l'arrière, tandis que le centre devant est dénué de plis.

Le corsage fermé par de petits boutons, la taille restée basse et la ceinture en étoffe non baleinée semblent dater de quelques années. Cependant, la manche est très contemporaine de la forme de la crinoline. Il pourrait très bien s'agir d'une robe plus ancienne remise au goût du jour tout en ayant gardé le corsage d'origine. Les galons foncés ajoutés en garniture sur le corsage montrent d'ailleurs une certaine maladresse dans leur pose, ce qui confirmerait notre hypothèse. Les mêmes galons foncés (un plus étroit) se retrouvent dans la jupe et aux manches.

La coiffure au chignon en hauteur placée dans une résille et surmontée d'un ruban plat sur le dessus de la tête est à la mode et suit la même tendance que celle de Lilia de Salaberry. On comprend que s'il est un peu plus coûteux et compliqué de suivre la mode en ce qui concerne la robe, la coiffure est, au contraire, ce qu'il y a de plus simple à imiter.

Un bricolage réussi pour un couple aspirant à donner la meilleure image de son statut social, modeste, mais à la page.

Une autre photographie d'une jeune fille en buste, tirée du même album de la famille Fortin, nous montre en détail la coiffure de l'époque. On y voit bien la résille ornée d'un ruban avec son nœud plat sur le dessus et qui retient le volume des cheveux.

En descendant encore d'un cran dans la hiérarchie sociale, le ferrotypage d'une mère et de son fils

venant de Montréal nous donne d'autres indices.

On y voit une femme en robe ronde du matin qui se tient debout en crinoline typique de la fin de la décennie. Seul le bas de son jupon crinoline est cerclé de métal et bien visible dans l'image. Si la robe est parfaitement bien coupée pour la date, c'est-à-dire bien aplatie au-devant et les plis creux poussant le volume vers l'arrière, la robe s'avance d'une façon inélégante vers l'avant à cause du support en bois qui la pousse depuis l'arrière. Les photographes appréciaient les crinolines parce qu'elles cachaient le support encore nécessaire à cette date pour stabiliser les clients. Cependant, la cliente a dû être déçue du résultat. Le support en bois du garçon est bien visible derrière ses bottes.

Il porte peut-être des bottes à défaut de chaussures en bon état. Il ne semble pas posséder de veste à sa taille, seulement un gilet. Les ferrotypes (sur plaque de métal) étaient bien moins coûteux que les cartes de visite de cette époque et étaient donc le format privilégié par les photographes ambulants qui passaient de village en village afin de tirer le portrait des gens les plus modestes.

La garniture bouffante « à la *Médicis* » sous l'emmanchure basse, le petit col étroit et les poignets blancs, la taille un peu haute et la coupe du corsage quasi identique à celle de Lilia de Salaberry sont de bons indices de datation. La coiffure remontée, très tirée et surmontée d'un nœud de ruban plat sur le dessus de la tête serait la principale clé de

datation. La montre, dont on ne voit que la chaîne autour du cou descendant sous la ceinture, est insérée dans une poche cachée à l'intérieur de la ceinture de taille. Les longues boucles d'oreilles sont aussi caractéristiques.

On voit combien de renseignements intéressants nous pouvons faire ressortir à l'examen de quelques photographies couleur sépia. En apparence anodine, elles renferment tout un monde touchant l'humain et la société dans laquelle il évolue. Elles soulèvent, entre autres, de passionnantes questions en ce qui concerne l'arrivée des catalogues de mode et des premiers grands magasins en même temps que la machine à coudre dans la plupart des foyers ainsi que la démocratisation de la mode et de la photographie en Amérique du Nord.

Notes

- 1 Secrétaire du premier ministre du Québec.
- 2 Née en le 14 juin 1851 à Saint-Mathias de Rouville, Québec.
- 3 Robert La Roche de Roquebrune (né en 1889) écrira ses souvenirs en 1958 : *Testament de mon enfance*, Montréal, Fides, coll. Nénuphar.
- 4 Le 17 janvier 1869, le journal *La Mode illustrée* précise : « Les robes longues (à queue) sont de plus en plus consacrées aux toilettes du soir et des dîners. »

Références

- BÉLAND, M., *Québec et ses photographes 1850-1908 : la collection Yves Beauregard*, Québec, Musée national des beaux-arts du Québec, 2008.
- BORBOËN, V., « Lecture de la mode et du vêtement dans le portrait photographique québécois au 19^e siècle (1860-1914) », Montréal, thèse de doctorat (non publiée) de l'Université du Québec, 2014.
- BORBOËN, V. et E. TRÉPANIÉ, *Mode et apparence dans l'art québécois, 1880-1945*, Québec, Musée national des beaux-arts du Québec et Publications du Québec, 2012.
- FONTANES, M. et Y. DELAPORTE, *Vêtements et sociétés 1. Actes des journées de rencontre des 2 et 3 mars 1979*, Paris, Laboratoire d'ethnologie du Museum national d'histoire naturelle, Société des Amis du Musée de l'homme, 1981.
- LESSARD, M., *Les Livernois : photographes*, Montréal, Musée du Québec, 1987.
- PELLEGRIN, N., « Le vêtement comme fait social total », dans *Histoire sociale, histoire globale? Actes du colloque, 27-28 janvier 1989*, Paris, Fondation de la Maison des sciences de l'homme, 1993.
- PERROT, P., *Les dessus et les dessous de la bourgeoisie : une histoire du vêtement au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1981.
- SEVERA, J., *Dressed for the Photographer: Ordinary Americans & Fashion, 1840-1900*, Kent & London, The Kent State University Press, 1995.

L'élégance est de mise à Québec

Jocelyne Mathieu, professeure d'ethnologie à l'Université Laval

La véritable élégante est toujours une femme sensée...

... et son bon goût lui interdit en quoi que ce soit, de tomber dans l'excès¹.

À Québec, centre de politique et de fonctionariat, l'apparence s'avère une préoccupation. « Dans une société réglée où le compromis tient peu de place en matière d'identité, le costume est important et marqueur de convenances². » Selon les règles de la baronne Staffe, « la véritable élégance » est une question de

AUTOMNE 1886
L. A. BERGEV. N.
TAILLEUR-FASHIONNABLE
35 à 45, Rue Notre - Dame,

Ayant maintenant en magasin mon assortiment au complet de *TWEED ANGLAIS, ECOSSAIS, FRANÇAIS ET CANADIEN* pour Habillements d'automne et d'hiver, j'invite les Amateurs de belles marchandises à venir visiter mon étalage, qui n'est pas surpassé par aucune autre maison à Québec.

Mon département de confection de **HABILLÉS SUR COMMANDE** étant sous l'habile direction de deux célèbres **ARTISTES-TAILLEURS**, ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'*élégance de coupe, du fini et de la main-d'œuvre*, ce qui me donne l'avantage de pouvoir garantir entière satisfaction à tous ceux qui voudront bien m'honorer de leur patronage.

Un **TAILLEUR SPÉCIAL** est attaché au département pour la confection de **MANTEAUX, ULSTERS ET GILETS**

POUR DAMES
Coupe, élégance et chic parfait.
PRIX MODÉRÉS
15 sept. 1886. 368

FEUILLETON DE *LA JUSTICE*.

1a L. A. Bergev. N, *La Justice*, samedi 9 octobre 1886, p. 1, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, notice 0000056912, consulté le 20 juillet 2021.

Vêtements élégants
MM. Blouin et Morency, tailleurs, tout en remerciant leurs amis et le public en général, sont heureux d'annoncer qu'il sont toujours prêts à exécuter sous le plus court délai toutes les commandes qu'on voudra bien leur confier.

MM. Blouin et Morency, possèdent au No. 23, rue N.-D. Basse-Ville, un établissement des mieux vus de notre ville. Aussi tous ceux qui ont fait faire des habillements chez ces messieurs ont toujours été satisfaits de la coupe élégante et du fini insurpassable qu'ils donnent aux habits.

Qu'on s'empresse de donner sa commande si l'on veut avoir des vêtements élégants.

J & E

1b Les hommes aussi sont invités à l'élégance. En fait foi cette annonce de tailleurs à Québec. J & E, *L'Électeur*, Québec, Co d'imprimerie de Québec 1880-1896, mercredi 21 septembre 1887, p. 3, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, notice 0000082408, consulté en juillet 2021.

savoir-vivre : « L'élégance morale, comme l'autre, est le contraire du laid, du grossier, du vulgaire...³ » L'ouvrage français, publié dès 1889, a été maintes fois réédité et distribué hors frontières. Il est le reflet de la société qui s'embourgeoise et devient une référence répandue à laquelle les Québécoises se sont aussi référées.

Dans cet esprit, une tenue simple et discrète est signe de raffinement, de bon goût et

de distinction; l'harmonie qui en résulte est la preuve de l'élégance⁴. Ces principes font partie de ce que l'on considère comme une bonne éducation; ils sont aussi rappelés dans les courriers des lectrices de divers journaux (figures 1a, 1b et 1c) et magazines. Pour répondre aux besoins sociaux, plusieurs commerces se font marchands de mode. Parcourons cent ans d'élégance, du milieu du XIX^e siècle aux années 1960⁵.

VARIATIONS SUR LE THÈME DE L'ÉLÉGANCE FÉMININE

Si vous voulez ajouter une note de chic et de confort à votre costume d'automne, portez-le avec une cravate en astrakan noir et un coquet pill-box fait de même fourrure. Vous pouvez aussi à l'heure des réceptions, porter ces mêmes accessoires avec une robe de fin lainage.

Le croirez-vous ? Des accessoires de velours ajouteront, cette saison, une note féminine à vos ensembles de fin d'après-midi. Ainsi, un turban de velours turquoise ou bleu pervenche brodé de pierres et un soulier assorti conféreront une note très habillée à votre robe un peu trop tailleur à votre gré.

Vous pouvez ne posséder qu'une robe de base dans votre vestiaire d'après-midi, mais vous pourrez en varier l'aspect à l'infini, rien que par le jeu des accessoires. Ainsi, une écharpe de chiffon blanc et des gants blancs brodés de perles donneront très grande allure à votre deux-pièces de lainage ou de crepe sombre.

Votre costume aura une allure moins tailleur et partant, plus féminine, si vous le choisissez avec une manche semi-dolman aussi seyante qu'une manche coupée et qui accentue pourtant la fluidité de la ligne de taille, rendant ainsi la silhouette beaucoup plus flatteuse.

Les bijoux riches et massifs confèrent toujours aux ensembles du soir une allure dramatique. Ainsi, ce "choker" de perles noires accroîtra l'importance de la plus classique robe de dîner, qu'elle soit en lainage ou en crêpe. Cette parure pourra également et davantage encore escorter la toilette de cocktail.

1c Auteur inconnu, *Le Soleil*, 4 novembre 1956, p. 17, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, notice 0004878815, consulté en juillet 2021.

Petits et grands commerces

L'élégance est prônée par toute la société et par une économie de service. Le journal personnel de Flore Chauveau (1855-1863)⁶ nous en apprend beaucoup sur les pratiques vestimentaires, la constitution des garde-robes et la fréquentation de magasins, notamment sur *H. Benjamin Importers*, commerce familial sis au 19, rue de la Fabrique (figure 2), où l'on a acheté une robe de barège⁷ noir et blanc et une robe d'Indienne lilas pour Flore (10 juin 1858) et une bleue pour sa mère (20 juin 1858). Il est important de posséder une garde-robe relativement variée, car

[s]elon les moments de la journée, on ne porte pas la même toilette. Flore a taché sa robe noire (de Québec) portée le matin et une autre noire pour l'après-midi; et elle en a encore une plus belle (14 décembre 1855). Flore se change pour aller chez les Chérier; elle revêt sa

robe de soie bleue de Québec (16 novembre 1856). On remarque ce que porte chacune : « Joséphine Caron était comme toujours la mieux mise elle avait une magnifique robe bleue et des fleurs mises à la manière de Québec⁸ » (21 octobre 1856).

À ce magasin, on achète aussi de la fourniture à couture et à chapeaux ainsi que des gants, accessoires indispensables aux élégantes, de la soie noire pour un manteau de la mère (31 mai 1858), du ruban noir pour passer dans les hauts des robes de Flore (30 juin 1858), des grelots pour mettre à un mantelet blanc (5 juin 1858) ou encore des attaches pour un chapeau vert (28 janvier 1857). Ces détails laissent entrevoir les particularités de l'habillement et pallient la rareté des photographies à cette époque.

Les petits commerces familiaux et spécialisés avoisinent de plus grands magasins coàmmme Holt

RICH SILK
Dresses,
FORTY
AT
Ten Dollars.
SEVENTY
AT
Fifteen Dollars.

—

We call attention to the above DRESSES, which have hitherto been sold at from TWENTY to FORTY DOLLARS each. Any of these elegant and Rich Silk Dresses, would be very suitable for a CHRISTMAS PRESENT.

To be seen
AT
BENJAMIN'S
CLOVER & FRY.
Quebec, Dec. 9, 1861. 6

2 Benjamin's, *Morning Chronicle and Commercial and Shipping Gazette*, lundi 9 décembre 1861, p. 3, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, notice 0000049494, consulté le 20 juillet 2021.

Renfrew, fondé en 1837 et qui adoptera la rue de Buade, et la Maison Simons, fondée en 1840 dans la côte de la Fabrique, où le siège social se trouve toujours⁹.

Dans la basse-ville, le laitier Zéphirin Paquet devient marchand en 1850, devant l'insistance de son épouse, Marie-Louise Hamel, qui tenait déjà un atelier boutique de chapeaux et de vêtements dans la maison familiale. La *Compagnie Paquet* s'établira rue Saint-Joseph dans le quartier Saint-Roch¹⁰. Très tôt connu pour son comptoir postal de vente par catalogue, ce magasin présente une marchandise diversifiée et offre un « service de modes » (figure 3).

En 1867 s'ajoute *J.B. Laliberté*, dont la fourrure sera le cœur du commerce¹¹. À compter de 1890, il suit l'exemple d'autres grands magasins en produisant un catalogue qu'il rend accessible par la poste. Cette publication démontre la préoccupation d'offrir aux clientes à la recherche d'élégance des manteaux à la dernière mode d'après des modèles prisés :

Chaque année, de nouveaux modèles de manteaux pour dames étaient conçus pour suivre les modes nord-américaines et européennes. Dans les ateliers de *J.B. Laliberté*, on s'inspirait de créations de grands couturiers et de grandes couturières d'ailleurs. On peut lire dans le catalogue de 1931 au sujet des illustrations : « ce sont des reproductions faites de dessins des grands ateliers de la mode Paton, Chanel, Augusta Bernard, Vionnet et autres¹² ».

Confectionner ou remodeler

Les achats dans les magasins de spécialité et les grands magasins

MBRE 1932 PAGE CINQ

AUX GRANDS MAGASINS de LA COMPAGNIE PAQUET LIMITEE

LES PATRONS "VOGUE" OFFRENT UN NOUVEAU SERVICE DE MODES A NOS CLIENTES

Les patrons "VOGUE" — "Paris-sur-papier de soie" — sont maintenant en vente à nos magasins. C'est un pas de plus que nous faisons dans la voie du Service des Modes.

Les patrons "Vogue" sont de dessins exclusifs, basés sur les modes les plus nouvelles de Paris. Ils sont mis sur le marché tous les quinze jours, afin de vous procurer les idées les plus nouvelles, avec la garantie de "Vogue" qui est une autorité en fait de modes.

"Vogue" taille en même temps que Paris, et il ajuste comme seul "Vogue" peut ajuster. Les phases les plus nouvelles et l'élégante et nouvelle silhouette sont représentées ici pour les dames qui ont le sens de l'exclusivité et de l'élégance.

"Les patrons "Vogue" coûtent quelques sous de plus, mais la différence est pour l'authenticité dans le style.



AU RAYON DES TISSUS A LA VERGE

3 La Compagnie Paquet, *L'Action catholique* : organe de l'Action sociale catholique, 23 septembre 1932, p. 5, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, notice 0000169215, consulté le 18 juillet 2021.

incluent aussi l'acquisition d'accessoires et de garnitures essentiels à la garde-robe féminine. Les documents témoignent du fait que l'on procède fréquemment à des modifications et à des enjolivements pour rajeunir certains produits et suivre la mode. Cette pratique de remodelage est courante et permet de diminuer les frais, ce qui soulage sans doute les portefeuilles.

L'achat du prêt-à-porter n'est donc pas la seule façon de suivre la mode. Sauf à de rares occasions, la majorité de la population privilégie la confection sur-mesure soit domestique, soit par une professionnelle qui pratique dans

le privé ou qui travaille pour un commerce établi. Les magazines, les catalogues commerciaux et la publicité guident et inspirent non seulement madame Tout-le-Monde, mais les couturières dans la réalisation ou l'adaptation des garde-robes au goût du jour. Des patrons commerciaux mesurés et ajustables sont aussi proposés à celles qui ne savent pas en tracer. On répond ainsi aux besoins de toutes les femmes à la recherche d'élégance, à la campagne comme à la ville.

Peu de couturières à domicile s'annoncent, mais dans le bottin de 1920, mesdemoiselles Ste-Hélène se font connaître comme

Du chic pour toutes

Le refrain toujours neuf des beaux accessoires




Gants, sacs à main, ceintures,
c'est tout un rôle qu'ils jouent dans
l'histoire de l'élégance féminine

**Daim et suède
noirs
sont les
grands favoris**




L'une des caractéristiques des gants nouveaux est sans doute leur longueur qui dépasse souvent le poignet de quelques centimètres quand elle ne rejoint pas le coude. Parfois des formes nouvelles sont combinées avec des chevrons, rayures ou de minuscules fleurs. Ainsi quel que soit le tissu, une jaquette rayée est toujours préférable, en disant sur la main.

Si vous êtes une petite dactyle qui aime parfois, après le bureau, à aller prendre le thé, choisissez pour une occasion des choses à la fois simples et de bon goût. Ainsi vous serez tout à fait dans le bon avec ces gants et cette blouse en daim tricoté une seule fois. Le chapeau également de daim noir est complété d'une jaquette de laine qui sera admirablement à distance les cheveux défilés après une journée de travail.

Pour l'heure de dîner sans dépasser le goût de la coupe et de couleur combinée. Les doigts en effet sont en laque pour s'harmoniser avec l'éclatante robe d'après-midi tandis que le poignet avec large est en velours de même teinte. Ici le doigt chapeau est également de velours noir-bleuté tandis que le couvrage de la chemise robe d'après-midi est aussi de velours mais uni.

Soyez pratique en achetant ces accessoires précieux qu'est une ceinture. Ne choisissez pas la teinte à gros nœuds, évitez la grandeur. Ne vous laissez pas tenter par une éblouissante ceinture dorée qui pourrait bien paraître ridicule si elle ne convient pas à votre robe, ni à votre taille surtout. On risque beaucoup moins de se tromper en préférant des ceintures étroites en fin chevreau. Voici toujours une série de ceintures nouvelles qui sont bien d'être sans chic et peuvent convenir en maintes circonstances : de haut en bas, chevreau doré et suède noir, épaulant pour l'après-midi, brocart et suède noir, peut convenir avec n'importe quelle robe noire ; une autre entièrement en brocart ; puis une ceinture de suède noir brodé de croix en soutache ; enfin du suède noir encore mais garni cette fois de ricrac rouge.

Jamais on n'a vu une salade tant faire fleurir de gants nouveaux ! Merry Hill, de New-York, a des salades de gants en peau véritablement mais qui ont une grande popularité aux États-Unis et au Canada. Il s'agit d'un gant de suède ou de chevreau dans les côtes des doigts sans d'un ton contrastant. Parfois ces côtes sont blanches ou beige et donnent l'impression qu'une partie des doigts sont décolorés. A Hollywood, la capitale de l'originalité, ces gants jouissent d'une faveur extraordinaire cette saison.

Et voici le long gant d'antelope noir paré de minuscules étoiles dorées : un couturier habile l'a destiné pour le soir. Mais il ne faut pas se tenir qu'aux gants et voici superposés, une série de trois sacs à main qui ne manquent pas de chic et d'originalité. C'est d'abord à droite, le sac en chevreau ouvrant de chaque côté et muni d'une longue chaîne dorée qui permet de le suspendre à l'épaule. Au centre, un fantaisiste sac en daim noir orné d'une large frange faite de poil et de soie combinés. A distance, l'ensemble de la sacoche rappelle sensiblement un abat-jour de lampe. Puis il y a le petit sac étroit formé de lisières de suède superposés et qui s'attache sur le côté au moyen d'un fermoir-déclat.

5a Auteur inconnu, *Le Soleil*, 10 décembre 1939, p. 4, Bibliothèque et Archives nationales du Québec, notice 0004878815, consulté en juillet 2021.

couturières sur la rue Saint-Joseph, mademoiselle Zélia Dion et madame A.P. comme modistes, respectivement sur la côte Sainte-Genève et la rue Saint-Vallier; quant à madame Arthur, elle n'indique que « modes » sur la rue Saint-Jean, précisant que sa résidence se

trouve rue Saint-Joachim¹³. On note l'emploi de trois termes pour désigner l'occupation précisée. À l'origine, la modiste est une marchande de mode; le terme peut donc désigner à la fois la couturière et la chapelière. Elle sait ajuster les vêtements et modifier les chapeaux.

À l'usage, les deux termes seront confondus; on ira donc chez la couturière ou la modiste pour enrichir ou mettre à jour sa garde-robe, y compris pour certains accessoires, car la modiste confectionne des chapeaux ou « arrange » ceux que l'on veut rajeunir comme celui de velours vert de Flore (11 et 20 décembre 1856). Parfois, le remodelage se réalise entre les femmes de la famille. L'une des tantes l'a d'ailleurs effectué pour Flore : elle a « arrangé son chapeau à ravir » après que sa mère a acheté des fournitures pour transformer son chapeau blanc en violet pour l'automne (25 octobre 1856)¹⁴.

Les dames de Québec sortent parfois de la ville pour aller chez une couturière réputée comme chez Aimée Bouchard, de Saint-Philippe-de-Néri, active dans la région du Bas-Saint-Laurent, qui reçoit chez elle les clientes, notamment une dame de l'île d'Orléans en 1949¹⁵. Était-ce une parente, quelqu'un originaire de la région qui restait fidèle à ses habitudes? Même si nous n'avons pas de précision à ce sujet, il est intéressant de constater l'importance de certaines couturières, peut-être plus habiles ou ingénieuses que d'autres, puisqu'on se déplaçait pour bénéficier de leurs services. La réputation d'Aimée Bouchard faisait d'elle une marchande de mode d'une certaine façon, car elle savait effectuer des transformations pour gagner la ligne du moment par l'ajout d'épaulettes, la modification des manches ou le déplacement de la couture de taille.

Quelques créateurs et créatrices de mode sont néanmoins actifs à

DU CHIC POUR TOUTES



Le sac à main, on l'a dit souvent, est le complément classique de l'élegance féminine. Aussi on n'apportera jamais trop de souci à le choisir. Celui dont s'accompagne ici un petit costume de fin d'été, est en suède noir.



L'INDISPENSABLE ACCESSOIRE

Le beau sac à main qui révèle le chic et le bon goût de celle qui l'a choisi.



Croyez-le ou non, ce sac peu banal a été inspiré par les populaires boîtes à lait. On notera le fermoir qui rappelle le traditionnel bouchon des bouteilles à lait, et les plis généreux du sac qui en assurent la profondeur et le logement.



A droite, un sac de style très classique, en marocain rouge flamme, qui donnera une toute autre allure à la toilette noire ou marine que septembre met en faveur. Ses dimensions assez généreuses permettront d'en faire un sac de voyage, à l'occasion.



Ce sac splendide en alligator avec monture en ambre fera les délices des élégantes — et elles sont nombreuses, — qui confient à ce précieux accessoire le soin de traduire le raffinement du goût et du chic.

La mode à New-York

L'impression générale qui s'est dégageée des quelques expositions de modes d'automne tenues récemment dans la métropole américaine est que la ligne de taille et la ceinture ont monopolisé l'attention de la plupart des grands dessinateurs new-yorkais. Ramenant les styles à leur extrême simplicité, Mme Clara Potter a, dans ses modèles de l'après-midi et du soir, centré tout l'intérêt sur les ceintures, ces dernières étant réalisées dans les tissus les plus divers depuis le velours jusqu'à la soie shantung peinte à la main, les crêpes également peints à la main et les lainages soyeux.

Samuel Kuss a présenté une collection remarquable par ses ouvrages faits à la main, ses broderies aussi riches que des bijoux et ses drapés "momies". Plusieurs de ses robes du soir trahissent l'influence égyptienne en raison de leurs drapés classiques et des incrustations brillantes. Adèle Simpson, de son côté, préconise la couleur pour la prochaine saison, et ses robes et ses costumes sont des combinaisons de couleurs brillantes. Enfin, Joseph Halpern insiste sur les encolures montantes et drapées, le mouvement "peg-top", les poches bouffantes et les manches profondes et longues, s'arrêtant au poignet.



Les sacs en tissu, après avoir pris quelque temps à se gagner les faveurs de la Mode, ont ensuite connu et connaissent une vogue immense. C'est que beaucoup n'ont rien de banal et l'on en veut pour preuve le modèle ci-dessus fait de faille marine et orné de boutons-cabochons en forme de fleur.

Québec. Par exemple, Françoise Bernier¹⁶, diplômée de l'École normale en 1938, décide de s'engager à vêtir les femmes de la ville de Québec. Elle travaille pendant quelques mois au salon de couture de Jeanne Rancourt à la haute-ville, où elle réalise une première robe de mariée; ses créations originales pour cette occasion fidéliseront sa clientèle d'une génération à l'autre jusqu'à la fin de sa carrière. En cette même année 1938, elle s'inscrit à l'école de coupe et couture Cotnoir Capponi à Montréal. De retour à Québec, elle installe un atelier de couture dans la résidence familiale, située dans le quartier Limoilou. En 1944, elle rejoint l'atelier du couturier Jean Fortin, rue de l'Église, dans la basse-ville, où elle apposera sa propre griffe à partir de 1950. Après la fermeture de ce salon en 1970, elle poursuit ses activités dans sa résidence privée de la haute-ville.

À la même époque, en 1943, Armand Caron¹⁷ s'associe à une collègue pour ouvrir une boutique de confection pour dames, sous le nom de *Armand et Jeannine*, au 45, rue Saint-Louis. Il attire ainsi comme clientes quelques employées du gouvernement et des dames de la Haute-Ville de Québec. Selon une pratique répandue, il séjourne aussi dans les familles pour confectionner des vêtements pour la

maisonnée, notamment aux changements de saison.

Élégante ou à la mode?

L'élégance est preuve de savoir-vivre et de distinction pendant plusieurs décennies. Les pages féminines sont riches de conseils en ce sens, tout comme le sont les courriers des lectrices où l'on envoie questions et commentaires. Les femmes sont ainsi informées des dernières nouveautés, de la mode et de l'esprit du moment (figure 4).

La presse puis, progressivement, l'ensemble des médias participent à la démocratisation de la mode. « Le chic pour toutes! » propose-t-on (figures 5a et 5b). Avant la Deuxième Guerre mondiale, on parle encore d'élégance, mais la prospérité d'après-guerre change la perspective; on visera dorénavant un certain *look*, l'apparence renvoyant dès lors à d'autres critères que ceux de discrétion et d'harmonie au profit d'un chic éclaté ou d'un plus grand confort, sans corset.

À l'aube des années 1950, l'opinion exprimée dans la revue *La Terre et le foyer* montre non seulement la persistance des préceptes véhiculés depuis le XIX^e siècle – pas d'excès –, mais aussi une ouverture vers un habillement personnalisé selon la « mode moderne » :

Une mode qui sauvegarde le bon goût, tient le juste milieu, unit l'élégance à la simplicité, le confort à l'hygiène, permet l'économie et développe la personnalité [...] la mode actuelle possède [ces] qualités [...] à un degré jamais égalé jusqu'à présent. [...] Vous désirez manifester quelque personnalité? La mode moderne vous en offre l'opportunité par des vêtements appropriés aux temps et aux lieux, aux saisons et circonstances, à l'état des revenus, à l'âge et au physique¹⁸.

Les règles vont s'assouplir, à un point tel que les tons neutres feront place à la couleur, aux motifs impérieux et à la mise en relief des corps, sans souci d'en dissimuler les imperfections. Cela, jusqu'à ce que les designers, inspirés par l'habillement masculin pour la femme au travail, établissent un style dit classique, c'est-à-dire assurant « un équilibre étonnant entre élégance, simplicité et noblesse¹⁹ ». Le noir, traditionnellement associé au deuil, devient alors à la mode; Coco Chanel y aurait contribué avec sa petite robe noire (1926) et ses tailleurs (1956). Les Québécoises de style classique l'adopteront à l'instar des hommes, pour le travail et les sorties, réservant la fantaisie colorée ou le laisser-aller aux moments de détente.

Notes

- 1 *Le Courrier d'Odette* du 6 février 1952. <https://grandquebec.com/femmes-du-quebec/femme-elegante/>, consulté le 9 juillet 2021.
- 2 Jocelyne Mathieu, « Journaux personnels des filles de P.-J.-O. Chauveau (1855-1876). Deuxième partie : de la chronique à la réflexion », *Les Cahiers des dix*, n° 67, 2013, p. 95.
- 3 Baronne Staffe, *Règles de savoir-vivre dans la société moderne*, Montréal, Éditions 1900, 1989, p. XVIII.
- 4 Il est intéressant de noter que le terme *élégance* mentionné dans les publicités d'avant 1950 n'est pas exclusivement réservé à l'habillement, ce qui rejoint les propos de la baronne Staffe.
- 5 Je tiens à remercier Hélène Dupont-Hébert, étudiante en ethnologie et patrimoine, pour la recherche effectuée dans l'iconographie publicitaire. De même, je veux remercier Valérie Bouchard, détentrice d'un doctorat en ethnologie et patrimoine, pour ses commentaires enrichissants.

- 6 Fille de Joseph-Olivier Chauveau, d'abord député (1844-1851) puis premier premier ministre du Québec (1867-1873). Dans le présent article, nous nous référons au journal déposé aux Archives de l'Université Laval et aux textes publiés dans *Les Cahiers des dix* (n^{os} 66 et 67), particulièrement à celui cité plus haut, p. 75-105, notamment à la section intitulée « Se soucier des apparences », p. 94-98. Pour éviter la confusion, il faut noter que l'aînée des filles porte le même prénom que sa mère, Flore.
- 7 Selon Jean Bezon, tissu léger de laine et de soie à l'aspect crêpé, *Dictionnaire général des tissus anciens et modernes*, A. Lorrain, 1862, Lyon, T. Lépagnez (2^e édition), 1863, p. 435.
- 8 Nous n'avons pas d'indications pour comprendre « à la manière de Québec ».
- 9 Voir Gérald Baril (dir.), *Dicomode. Dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours*, Montréal, Fides, 2004, p. 202-203 et 335-336. Ce dictionnaire est repris en bonne partie sur le site du Musée McCord : <https://encyclomodeqc.musee-mccord.qc.ca/>.
- 10 *Ibid.*, p. 280 et Marguerite Sauriol, « Profil historique des entreprises, La Compagnie Paquet », *Avant le cybercommerce. Une histoire du catalogue de vente par correspondance au Canada*, Musée canadien de l'histoire, 2004. <https://www.museedelhistoire.ca/cmcc/exhibitions/cpm/catalog/cat2406f.html>, consulté le 20 juillet 2021. Voir aussi Alyne Lebel, « Une vitrine populaire. Les grands magasins Paquet », *Cap-aux-Diamants*, vol. 4, n^o 2, été 1988, p. 45-48.
- 11 Gérald Baril (dir.), *op. cit.*, p. 207.
- 12 *Ibid.*, p. 29
- 13 Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *Collection d'annuaires municipaux de Québec, 1822-1976*. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3691688>, consulté le 16 juillet 2021.
- 14 Jocelyne Mathieu, « Journaux personnels des filles de P.-J.-O. Chauveau (1855-1876). Deuxième partie : de la chronique à la réflexion », *Les Cahiers des dix*, n^o 67, 2013, p. 95.
- 15 Jocelyne Mathieu, « S'habiller au goût du jour. La pratique d'une couturière du Bas-Saint-Laurent », *Les Cahiers des dix*, n^o 69, 2015, p. 105-134.
- 16 *Dicomode, op. cit.*, p. 51. Texte rédigé à partir d'une entrevue auprès de Françoise Bernier par Jocelyne Mathieu, en 1999.
- 17 *Dicomode, op. cit.*, p. 73-74. Texte rédigé à partir d'une entrevue auprès d'Armand Caron par Jocelyne Mathieu, en 1988. Voir aussi *Cap-aux-Diamants*, vol. 4, n^o 2, été 1988, p. 55-57.
- 18 Raymonde Bonenfant, « Avantages de la mode actuelle », *La Terre et le foyer*, V, 2, février 1949, p. 2-3.
- 19 Confettissimo, blogue de femmes, « Types de styles classiques dans les vêtements pour femmes ». <https://confettissimo.com/fr/style-de-la-mode/styles-de-v%C3%AAtements/types-de-style-classique-dans-les-v%C3%AAtements-pour-femmes.html>, consulté le 30 juillet 2021.

Références

- BARIL, Gérald (dir.), *Dicomode. Dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours*, Montréal, Fides, 2004, 382 p.
- BEZON, Jean, *Dictionnaire général des tissus anciens et modernes*, A. Lorrain, 1862, Lyon, T. Lépagnez (2^e édition), 1863, p. 435.
- BONENFANT, Raymonde, « Avantages de la mode actuelle », *La Terre et le foyer*, V, 2, février 1949, p. 2-3.
- Cap-aux-Diamants*, « La mode miroir du temps », vol. 4, n^o 2, été 1988, 90 p.
- Cap-aux-Diamants*, « Les grands magasins, un nouvel art de vivre », n^o 40, hiver 1995, 70 p.
- LEBEL, Jean-Marie, *Au cœur de Québec Laliberté se raconte*, ouvrage publié à l'occasion des 150 ans de l'entreprise, Québec, imprimé chez Deschamps impression inc., 2017, 98 p.
- MATHIEU, Jocelyne, « Journaux personnels des filles de P.-J.-O. Chauveau (1855-1876). Deuxième partie : de la chronique à la réflexion », *Les Cahiers des dix*, n^o 67, 2013, p. 75-105.
- MATHIEU, Jocelyne, « S'habiller au goût du jour. La pratique d'une couturière du Bas-Saint-Laurent », *Les Cahiers des dix*, n^o 69, 2015, p. 105-134.
- SAURIOL, Marguerite, « Profil historique des entreprises, La Compagnie Paquet », *Avant le cybercommerce. Une histoire du catalogue de vente par correspondance au Canada*, Musée canadien de l'histoire, 2004. <https://www.museedelhistoire.ca/cmcc/exhibitions/cpm/catalog/cat2406f.html>, consulté le 20 juillet 2021.
- TRÉPANIÉ, Paul et Céline MÉRETTE, « Le grand magasinage. Une tournée des magasins qui ont fait les beaux jours des rues commerçantes », *Continuité*, n^o 42, hiver 1989, p. 36-39.

Petite histoire du couvre-chef à Québec, 1850-1950

Pierre B. Berthelot, historien

Le chapeau occupe une place unique dans l'histoire de la mode masculine. Si un simple chapeau de feutre mou peut évoquer à notre esprit une image d'élégance mélangée à un certain romantisme, c'est que, dans les faits, le chapeau est une sorte d'être hybride. À la fois vêtement et accessoire, il permet à son porteur de se protéger contre les intempéries et d'exprimer sa personnalité, son individualité, de projeter l'image qu'il souhaite avoir de lui-même. Sur le plan pratique comme sur le plan esthétique, le chapeau demeure donc un article essentiel pour toute garde-robe. C'est pourquoi nous vous offrons ici un petit aperçu de l'histoire du chapeau à Québec, de 1850 à 1950.

Un article essentiel... et discret

Le chapeau fut probablement l'un des objets les plus discutés dans les chroniques de mode des journaux des XIX^e et XX^e siècles. Si les journaux rapportaient minutieusement toutes les dernières tendances observées chez les dames de la bonne société de Londres et de Paris – des plus grandes jusqu'aux plus petites modifications apportées aux couleurs, à la largeur des rebords, à la hauteur de la couronne ou aux décorations de saison (rubans, fleurs, plumes, perles, etc.) –, ces journaux étaient beaucoup plus discrets au sujet de la mode masculine.

C'est inouï !
Qu'on puisse vendre à plus bas prix que moi !



CHAPELLERIE DE QUEBEC.

LE soussigné, étant le plus ancien chapelier de Québec, et le plus universellement connu de ses concitoyens, ne croit pas devoir en imposer, comme les autres, par de pompeuses annonces ; mais il espère, qu'à défaut de pareils moyens, ses amis et le public en général voudront bien lui continuer leur patronage et visiter son établissement qui ne le cédera nullement aux autres, tant pour l'élégance et la nouveauté des articles que pour la modicité des prix.

Le soussigné pourra donner encore à meilleur marché que les autres établissements ; il aura des chapeaux qu'il donnera pour 2s. 6d.

Il demeure toujours au même lieu, Haute-Ville, rue Buade, No. 9.

POINT DE SECOND PRIX.
J. B. CORRIVEAU.

Québec, 10 avril 1847.

Publicité de la Chapellerie de Québec dans *Le Journal de Québec*, 20 avril 1847, p. 3. Le haut-de-forme, symbole de richesse et de prestige.



QUÉBEC.—Sir Wilfrid Laurier laissant le *Druid*

Gravure tirée du journal *Le Monde illustré*, vol. 14, n° 697, 11 septembre 1897, p. 312. Sur cette gravure, on voit dans la foule entourant Wilfrid Laurier la popularité du haut-de-forme, du canotier et du chapeau melon.

S'il pouvait arriver que l'on voie, dans la presse de Québec, des remarques sarcastiques de certains chroniqueurs sur le caractère flamboyant ou même incommodant des chapeaux féminins (surtout à l'église ou dans les salles de théâtre), on ne saurait reprocher à cette rubrique destinée à un lectorat essentiellement féminin de s'intéresser surtout à la mode féminine¹. Or, malgré la discrétion des journalistes sur la mode masculine, les chapeaux masculins ont connu d'importantes variations à partir du milieu du XIX^e siècle.

Matériaux et styles

Aux XIX^e et XX^e siècles, on peut distinguer deux grandes catégories de chapeaux : les chapeaux de paille et les chapeaux de feutre.

Les chapeaux de paille étaient généralement portés durant l'été. Protégeant contre le soleil

sans emmagasiner la chaleur, ils étaient surtout portés par des gens travaillant à l'extérieur, comme les cultivateurs et les représentants de commerce². Peu dispendieux, facile à personnaliser, l'un des chapeaux les plus populaires de la seconde moitié du XIX^e siècle fut d'ailleurs le chapeau de style canotier. Porté à l'origine par les marins et les quais, ce chapeau se reconnaît à sa forme ovale et à son large ruban coloré entourant sa couronne plate. Passant dans la mode de la bonne société, notamment par la garde-robe des jeunes garçons (avec leurs petits uniformes de marin), le canotier se raidit et vit ses rebords se raccourcir progressivement avant de trouver sa forme définitive peu avant la Première Guerre mondiale. Associé à un style vestimentaire plus décontracté, il était très apprécié par les amateurs de sport (surtout les spectateurs).

Du côté des chapeaux de feutre, on trouve deux principaux sous-groupes : les chapeaux de feutre mou et les chapeaux de feutre rigide. Fabriqués à partir de peaux d'animaux, les chapeaux de feutre sont le produit d'une fabrication plus complexe que les chapeaux de paille, généralement réalisée en Angleterre ou aux États-Unis. Si les chapeaux de feutre avaient l'avantage d'être plus robustes, ils étaient également plus dispendieux. Au temps de la Nouvelle-France, l'un des plus grands symboles de la richesse pour un homme était d'avoir un chapeau en feutre de castor. Les propriétés imperméables uniques de la fourrure du castor en faisaient un chapeau très résistant aux intempéries, et donc très pratique, mais aussi d'une grande élégance. Prisés par la gent masculine fortunée et soucieuse de son image, ces chapeaux se retrouvaient fréquemment dans les patrimoines familiaux, notamment dans les objets légués en héritage d'un père à un fils³.

Question de forme

Si le Siècle des lumières a été dominé par le tricorne, au XIX^e siècle, un nouveau chapeau fait son apparition : le haut-de-forme. Dès les années 1810, celui-ci devient le symbole d'une nouvelle ère. À l'image des ambitions des hommes d'affaires, le haut-de-forme connaît différentes interprétations – en ce qui a trait à sa hauteur, à la courbe de sa couronne et à la largeur de ses rebords – reflétant l'esprit de défiance, de concurrence et de dynamisme associé à la nouvelle bourgeoisie capitaliste née dans l'écume de la révolution industrielle. Avec son allure imposante et sa haute taille, le haut-de-forme avait l'avantage de donner



Un groupe d'hommes assiste à la parade de la Saint-Jean-Baptiste dans le quartier Saint-Sauveur, en 1895. Photo prise par Philippe Gingras, BANQ Québec, fonds Philippe Gingras, P585, D7, P7.

une silhouette plus élégante à son porteur en le faisant paraître plus grand. Cette image d'élégance deviendra consacrée à partir de 1850, lorsque le prince Albert, en Angleterre, décidera de l'adopter pour ses sorties publiques.

Bien que le haut-de-forme en feutre de castor représentât le summum du luxe, à Québec, ce chapeau restait le fait d'une petite minorité de gens. En effet, la plupart des habitants n'étaient pas en mesure de payer le prix élevé de ces chapeaux importés d'Angleterre ou des États-Unis, malgré le fait qu'ils étaient fabriqués avec la fourrure des bêtes chassées et capturées dans leur propre pays⁴. Les gens de Québec optaient plutôt pour des chapeaux en feutre de lapin ou de laine, moins coûteuse et moins élégante, mais très efficace contre le froid et la neige. Cette préférence se reflétait abondamment dans l'iconographie de même que dans les publicités des chapeliers et des commerçants de fourrure dans les journaux.

Au XX^e siècle, la modernisation de la fabrication des chapeaux

pour homme mène à une véritable explosion de nouveaux styles. Bien que cette modernisation permette de fabriquer plus de chapeaux en moins de temps, paradoxalement, elle leur fait perdre un côté plus personnalisé que l'on retrouvait dans les chapeaux de confection artisanale. Parmi les modèles les plus populaires, on compte la casquette de laine. Avec sa visière portée juste au-dessus des yeux, protégeant la vue contre le soleil et la poussière, elle était fort populaire auprès des jeunes hommes et des hommes de métier. Toutefois, le chapeau pour homme retenant le plus l'attention jusqu'à la Première Guerre mondiale est sans contredit le chapeau melon. Communément appelé « coco », « derby » ou encore « stiff⁵ », ce chapeau en feutre rigide, créé à Londres en 1849, a connu bon nombre de variations avant de trouver sa forme définitive. Moulé d'abord avec les rebords plats d'une largeur moyenne, au tournant du XX^e siècle, ce chapeau voit ses rebords se raccourcir et se retrousser vers le haut progressivement. Si le haut-de-forme est associé à l'homme

fortuné, le chapeau melon est plutôt associé à l'homme en quête de fortune⁶.

L'effet de la Première Guerre mondiale

Le déclenchement de la Première Guerre mondiale met un frein aux transformations dans la mode masculine. Le rationnement des matériaux en vue de l'effort de guerre plonge les chapeliers dans une relative stagnation. Il faut attendre le début des années 1920 avant de voir apparaître de nouvelles modes. Au cours de cette décennie, le haut-de-forme connaît un déclin marqué, se voyant réduit à des événements officiels comme des mariages ou des funérailles, malgré la baisse des coûts de fabrication et la popularisation du chapeau claqué (en soie). C'est également au courant de cette période que l'on voit émerger le classique chapeau de feutre mou : doté d'un rebord flexible (plié vers le bas devant, plié vers le haut derrière), avec une couronne traversée d'un creux au centre ou de deux creux sur ses côtés, formant une légère pointe vers le haut de son centre. De forme similaire, le chapeau de style panama se répandra sur le marché durant la période estivale⁷.

Quelques chapeliers incontournables

L'un des plus célèbres et des plus anciens commerces de chapeaux de la ville de Québec est *Holt Renfrew*. Fondé à la haute-ville en 1837 par William Henderson, *Holt Renfrew* s'est toujours spécialisé dans la vente de chapeaux et d'articles de fourrure. À la suite de son association avec George R. Renfrew en 1852, l'entreprise connaît une croissance importante dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Son succès lui méritera



Ce cliché pris à la suite d'un incendie sur la rue Saint-Joseph nous montre la popularité persistante des chapeaux melon jusque dans les années 1920.
Photo prise par Laflamme Québec, BAnQ Québec, P600, S6, D1, P865.

même le titre de « fourreur de la Couronne » en 1886.

Parmi tous les commerçants de chapeaux de Québec (*Pollack, J.B. Laliberté et le Syndicat de Québec*), le plus célèbre reste sans doute l'entreprise *Paquet*. Fondé en 1850 sur la rue Saint-Vallier dans la maison de Zéphirin et Marie-Louise Paquet (près de l'Hôpital général), le premier magasin *Paquet* vendait des chapeaux et des accessoires de mercerie. Laitier de métier, Paquet prit un pari avec son épouse qu'il ferait plus de profits en un an avec son lait qu'elle avec sa boutique de chapeaux. Le sort voulut que les chapeaux fussent plus profitables que le lait. Homme de parole, Paquet abandonna le lait et se lança à son tour dans le commerce de chapeaux.

En 1866, à la suite de l'immense incendie qui ravage le quartier Saint-Sauveur, le couple réussit de justesse à sauvegarder sa marchandise. Ce geste leur permet de s'établir sur la rue Saint-Joseph, en face du couvent du quartier Saint-Roch. Leur commerce connaîtra un succès phénoménal. Malgré la crise économique qui voit bon nombre de gens quitter Québec, Paquet fait l'acquisition de deux nouveaux édifices en 1876 et en 1878. En 1890, après avoir acheté une série de terrains situés entre les rues Saint-Joseph et des Fossés (aujourd'hui le boulevard Charest) pour la somme de 60 000 \$, Paquet fait construire un immeuble en granit de six étages. Cet immeuble fera l'objet d'une grande publicité : il était éclairé à l'électricité et possédait un ascenseur – une véritable attraction pour les curieux venus de l'extérieur de la ville, à la recherche d'un nouveau chapeau. Avec ses 38 rayons et



Un fermier de Charlesbourg au marché Saint-Roch à Québec porte ici un chapeau de feutre mou classique. Photo prise par Herménégilde Lavoie, Fonds Ministère de la Culture et des Communications, BAnQ Québec, E6, S7, SS1, P23789.

ses propres ateliers de fabrication de chapeaux – un fait rare dans ce marché de niche, où la quasi-totalité des chapeaux pour hommes était des importations –, Paquet fut le plus grand chapelier de Québec en son temps⁸.

Chapeau bas!

À partir des années 1950, la mode du chapeau cesse d'évoluer. Bien que sa forme reste fixée, le port du chapeau en général se met à chuter. Celui-ci connaît un lent déclin dans les décennies suivantes, selon l'évolution du reste

de la mode masculine vers un style de plus en plus décontracté.

Comme nous pouvons voir, le chapeau a joué un rôle important dans l'histoire de la mode masculine. Ce bilan nous ramène à une question que se posent les chapeliers depuis toujours. Au fond, est-ce les personnes qui portent les chapeaux, ou les chapeaux qui portent les personnes? En définitive, peut-être que ce sont les personnes qui portent les chapeaux. Les chapeaux, eux, portent leurs émotions. Tout ce qui compte, c'est ce qu'ils font ressentir à ceux qui les portent.

Notes et références

- 1 Voir par exemple « Le chapeau baromètre », *L'Opinion publique*, 18 septembre 1877, p. 441; « Enlevez vos chapeaux, Mesdames », *Le Franc-parleur*, 28 octobre 1938, p. 4.
- 2 « Les chapeaux de paille », *Le Canadien*, 17 avril 1909, p. 2.
- 3 « En quête d'aventure : la traite des fourrures au Canada et la Compagnie du Nord-Ouest », Université McGill, 2000. <https://digital.library.mcgill.ca/nwc/french/history/01.htm>, consulté le 2 juillet 2021.
- 4 Colin McDowell, *Hats. Status, Style and Glamour*, Londres, Thames and Hudson, 1992, p. 50-51.
- 5 Société du parler français au Canada, « Le parler français », vol. XV, n° 3, novembre 1916, p. 144.
- 6 Voir par exemple Froid Say, Cercle D. L. S., *Le Bien public*, 6 avril 1916, p. 2 : « Conseil : Portez le chapeau melon : il est français de nom et d'allure distinguée : il a ses entrées libres partout : au sein des grands deuils comme au salon des fêtes : il est chez lui aux solennités religieuses comme aux réceptions mondaines. Portez-le, mais portez-le bien! »
- 7 L'entreprise Paquet de Québec fera la promotion de son propre modèle baptisé le « Pantouriste » dans sa publicité parue dans *L'Action sociale* du 12 juillet 1912, p. 5.
- 8 Paul Trépanier et Céline Mérette, « Le grand magasinage », « Les grands magasins : cent ans de séduction », *Continuité*, n° 42, hiver 1989, p. 36-37.

Archives de la Ville de Québec

BAnQ numérique

ANONYME, « En quête d'aventure : la traite des fourrures au Canada et la Compagnie du Nord-Ouest », Université McGill, 2000. <https://digital.library.mcgill.ca/nwc/french/history/01.htm>, consulté le 2 juillet 2021.

BORBOËN, Véronique, « Lecture de la mode et du vêtement dans le portrait photographique québécois au 19^e siècle (1860-1914) », thèse de doctorat (non publié), Montréal, Université du Québec à Montréal, 2014, 523 p.

MCDOWELL, Colin, *Hats. Status, Style and Glamour*, Londres, Thames and Hudson, 1992, 224 p.

MCDOWELL, Colin et Christine CHAREYRE (trad.), *Histoire de la mode masculine*, Londres, Thames and Hudson, 1997, 208 p.

SAURIOL, Marguerite, « La Compagnie Paquet », *Avant le cybercommerce. Une histoire du catalogue de vente par correspondance au Canada*, Musée canadien de l'histoire, 2000. <https://www.museedelhistoire.ca/cmcc/exhibitions/cpm/catalog/cat2406f.html#070>, consulté le 19 juillet 2021.

SOCIÉTÉ DU PARLER FRANÇAIS AU CANADA, « Le parler français », vol. XV, n° 3, novembre 1916.

TRÉPANIÉRIER, Paul et Céline MÉRETTE, « Le grand magasinage », « Les grands magasins : cent ans de séduction », *Continuité*, n° 42, hiver 1989.

VALLIÈRES, Marc, « PAQUET, ZÉPHIRIN », dans *Dictionnaire biographique du Canada*, 1994. http://www.biographi.ca/fr/bio/paquet_zephirin_13F.html, consulté le 3 juillet 2021.

Il y a cent ans, H. Thivierge Le Costumier

Jean-François Caron, historien

Dans la première moitié du XX^e siècle, la ville de Québec comptait de nombreux commerces de détail multispécialisés. On les appelait les « magasins de nouveautés » ou les « dry good stores ». On trouvait ces magasins entre autres sur la rue Saint-Jean, mais principalement sur la rue Saint-Joseph, dans le quartier Saint-Roch. On y vendait des produits variés, surtout des vêtements, qui étaient destinés tant aux hommes qu'aux femmes et aux enfants. La *Compagnie Paquet Itée* est un excellent exemple de ce type de commerce. Voilà qu'en 1922, il y aura un siècle en mars prochain, Hervé Thivierge ouvrait un petit magasin spécialisé dans la mode exclusivement féminine. Le concept était nouveau à Québec, et il connaîtra beaucoup de succès. Pourtant, on l'a oublié. Seules quelques anciennes clientes, aujourd'hui plutôt âgées, en gardent de beaux souvenirs. Voici donc la petite histoire de la *Maison H. Thivierge Le Costumier*.

La rue Saint-Joseph

Dans la capitale, la rue Saint-Joseph n'est pas une rue quelconque. Elle a longtemps été la colonne vertébrale du quartier Saint-Roch. Avec la Grande Allée et la rue Saint-Jean, elle a été l'une des rues les plus importantes de la ville. À partir des années 1850, et pendant plus d'un siècle, la rue Saint-Joseph est la grande artère commerciale de Québec. Avec



Hervé Thivierge,
Action catholique, 13 février 1922.

ses grands magasins illuminés et dotés d'ascenseurs puis d'escaliers roulants, elle devient le symbole du modernisme urbain et de l'américanisation de la capitale. On l'a longtemps surnommée la « Broadway » de Québec, mais ses grands magasins lui donnaient davantage des airs de « Fifth Avenue ».

Elle était plus qu'une rue commerciale. En effet, une première chapelle, desserte de la cathédrale Notre-Dame de Québec, y est construite dès 1811, à l'emplacement de l'actuelle église paroissiale. Immédiatement en face, on construit, en 1844, le

couvent de Saint-Roch de la congrégation Notre-Dame. C'est par la suite qu'elle devient une artère vraiment commerciale avec l'ouverture, en 1847, du marché Jacques-Cartier et la construction de sa halle dix ans plus tard. De grands magasins suivront tels que la *Compagnie Paquet Itée* en 1866, *J.B. Laliberté* en 1867, *Le Syndicat de Québec* en 1886 et *Pollack* en 1910. On y trouve également des commerces de moindre importance, mais prospères et variés, à savoir les « magasins bon marché » *Woolworth* (1901) et *Kresge* (1929), les marchands de nouveautés *Myrand & Pouliot*, le magasin de jouets *Kirouac*, l'épicerie *Cantin & Frères*, la quincaillerie *Jean-Baptiste-Élie Martineau* et la *Pharmacie W.E. Brunet*, pour ne nommer que ceux-là. On y trouve même deux grandes salles de spectacles, plus tard converties en cinéma, soit le *Palais de Cristal* (1911), qui deviendra le Cinéma Pigalle, aujourd'hui le Théâtre de la Bordée, et le *Théâtre Populaire* (1933), qui deviendra le Cinéma Midi-Minuit, aujourd'hui l'Impérial. C'est également sur cette rue que la Quebec Railway, Light, Heat & Power va construire son siège social en 1912, aujourd'hui occupé par le bureau d'arrondissement La Cité-Limoilou. Il n'est donc pas étonnant que le Club des marchands y ait eu pignon sur rue et que le tramway hippomobile, puis électrique, y ait circulé.



Inauguration de la portion piétonnière de la rue Saint-Joseph par le maire Gilles Lamontagne, avec en arrière-plan le magasin *H. Thivierge Le Costumier*, le 26 mai 1967, Photo Moderne, collection © Jocelyn Paquet, fonds Photo Moderne.

La rue Saint-Joseph a également connu de grandes premières. En effet, c'est sur cette rue que le 30 septembre 1896, au *Palais des Illusions*, un premier film est projeté à Québec¹. À l'automne 1909, on y a également vu l'ouverture de la première salle de cinéma de la capitale située au quatrième étage du magasin *Paquet : le Paquetorium*². C'est donc sans hésitation qu'en 1922, Hervé Thivierge choisit la rue Saint-Joseph pour y ouvrir son magasin.

Hervé Thivierge

Antoine-Jules-Hervé Thivierge a vu le jour le 15 octobre 1882 à Saint-Jean, à l'île d'Orléans³. Il était le sixième d'une famille de 12 enfants⁴. Son père était un artisan-menuisier. On ne sait rien de son enfance à l'île d'Orléans. En 1898, sa famille vient s'installer à Québec, dans le quartier Saint-Roch, où son père poursuit son métier de menuisier⁵. Hervé a alors 16 ans, il est en âge de

travailler et c'est probablement ce qu'il a fait. La première mention qu'on ait de son occupation apparaît dans le recensement du Canada pour 1901⁶. Il se dit alors commis. C'est le début de son apprentissage commercial. Dans un annuaire de 1910, il est inscrit comme commis-marchand⁷, alors qu'au recensement de l'année suivante, il se dit étalagiste pour un marchand de nouveautés⁸, à savoir *Marceau et Cie*⁹ de la rue Saint-Joseph. Sa progression professionnelle se poursuit puisqu'en 1915, on le retrouve gérant du magasin *Le Syndicat de Québec*¹⁰. Il n'a alors que 33 ans.

Il se marie une première fois en 1908, à Saint-Sauveur¹¹, avec Antoinette Therrien. Ils auront quatre enfants. Son épouse meurt en 1916¹². Il se remarie l'année suivante, à Sainte-Pétronille de l'île d'Orléans¹³, avec Marie-Anne Blais. Ils auront un seul enfant qui meurt alors qu'il n'a qu'un mois¹⁴. Certains de ses frères

ont été en affaires, soit Jean-Baptiste-Aurélius Thivierge, propriétaire de la Librairie Langlais Itée, Paul, secrétaire-trésorier de la même entreprise, Lauréat et Almonzor, employés à la quincaillerie *H. Young Co.*, ainsi qu'Élias, gérant du magasin de nouveautés *Jules Gauvin*¹⁵. De plus, l'oncle de sa seconde épouse était Charles Bellerive, le manufacturier de gants de Québec. C'est donc avec ce bagage, ces relations et ces expériences qu'en 1922, Hervé Thivierge décide de se lancer à son compte et d'ouvrir son propre magasin.

Le Costumier

Le 4 mars 1922, Hervé Thivierge ouvrait le magasin *H. Thivierge Le Costumier*. Situé au 197, rue Saint-Joseph (aujourd'hui le 461), face au couvent de Saint-Roch et voisin du *Syndicat de Québec*, ce magasin était spécialisé exclusivement dans la confection et la mercerie pour dames et jeunes filles. L'homme d'affaires disait



H. THIVIERGE Le Costumier
Annance pour Demain
Samedi l'Ouverture d'une Vente Impressionnante de
300 Robes de Toilettes pour la Rue et l'Intérieur

<p>Les robes lavables pour dames sont arrivées.</p> <p>75 très chic ROBES en voile ou mousseline combinée avec organdie pour garniture valant jusqu'à \$10.00 pour... \$8.95</p> <p>40 jolies ROBES en voile ou zéphir uni ou à carreau joliment garnis pr. \$4.69</p> <p>Pour Enfants et Fillettes.</p> <p>100 ROBES de chambre en zéphir uni ou à carreau garnis d'organdie blanche. \$2.69</p>	<p>24 ROBES d'été en flanelle, style combiné en deux nuances, ventes vites, très chic pour jeunes filles, grandeur 16-18, 36 et 38 notre prix... \$8.75</p> <p>Aux dames et aux demoiselles. Adressez-vous directement chez le costumier pour votre costume d'été très spécial.</p> <p>24 COSTUMES échantillons en tweed ou à carreau double en soie ou homespun uni, valant jusqu'à \$35.00 notre prix... \$19.95</p>	<p>500 douz. de chic BLOUSES lavables en voile, marquette blanche ou couleur pâle depuis \$06.119 à \$1.98</p> <p>50 douz. de beaux CORSETS de coutil broché mer serisé rose pâle avec jarretière spécial... \$2.39</p> <p>Il y en a pour toutes les bourses.</p> <p>50 ROBES en serge fines pure laine, garnies de brodé galonné en soie pour grandeur 34, 36, 38 et 40, marine ou noir seulement. Pour \$6.49 et... \$9.95</p>
---	---	---

60 ROBES superbes en crêpe canton pour dames, crêpe de chine, soie taffetas chiffon ou charmeuse et très richement garnis sous plusieurs nuances et grandeurs ce sont des échantillons, prix du manufacturier **\$19.95**

30 ROBES de soie taffetas chiffon, et soie mousseline nuances, marine, bleu, taupe ou noir, notre prix de vente **\$12.49** et... **\$13.95**

Publicité du magasin H. Thivierge Le Costumier, *Le Soleil*, 2 juin 1922

qu'il comblait un vide puisque c'était le seul établissement du genre à Québec. Il ajoutait qu'il vendrait à des « prix pour répondre à toutes les classes comme à toutes les bourses, c'est-à-dire que madame pourra acheter à son choix un vêtement à prix populaire aussi bien qu'en

ayant un style exclusif à un prix plus élevé¹⁶ ». Il conserverait en stock des costumes, manteaux, robes, blouses, kimonos, jupes, jupons, tricots, lingerie, corsets, bas, gants, sacoches, voilettes, et ce, de provenance aussi bien canadienne qu'américaine.

L'année suivante, Le Costumier lançait sa « Vente 1^{er} Anniversaire » et, pour attirer les clientes, il innovait en leur offrant des causeries féminines sur les modes printanières. Il leur apprenait par exemple que la mode semblait alors accorder ses préférences au style « casaquin », soit des costumes jaquette un peu bouffante et d'apparence jeune, et il leur parlait de tissus probablement inconnus de la plupart d'entre elles, à savoir les veldinia, wondora, picotyne et tricotine.¹⁷ Dans ses publicités, *Le Costumier* ne faisait pas qu'annoncer des vêtements et des prix, il en profitait toujours pour donner une petite leçon de mode. Bref, Hervé Thivierge voulait se démarquer des autres et se donner l'image du spécialiste de la mode féminine.

La recette semblait fonctionner. En effet, dans un reportage sur les salons de modes, le journaliste du *Soleil* disait du *Costumier* que « jamais nom ne fut mieux trouvé pour un établissement du genre [...] [puisqu'il] se spécialise, et combien habilement, dans les chic costumes pour dames et jeunes filles¹⁸ ».

Il se spécialisait également dans la ganterie française, rayon dans lequel Charles Bellerive, son oncle par alliance, lui apportait certainement du soutien. Ainsi, en juin 1925, Hervé Thivierge ouvrait un deuxième magasin, spécialisé celui-ci dans la ganterie, les bas et la lingerie. En fait, il s'agissait davantage d'une boutique spécialisée « interne » puisqu'elle était attenante au magasin existant¹⁹. Devant le succès remporté au fil des ans, il ouvrait également, en avril 1928, une succursale située plus à l'ouest sur la rue Saint-Joseph, face au carré Jacques-Cartier.

Il l'appela *Hervey Costume*²⁰. En effet, bien que son prénom soit généralement orthographié « Hervé » dans les journaux et annuaires, il signait toujours « Hervey ». Malgré certains succès, mais probablement en raison de la proximité des deux commerces, la succursale fermera ses portes vers 1935²¹.



« Étiquette » de vêtement personnalisée au nom de H. Thivierge Le Costumier, collection privée.

Le 28 mars 1931, un important incendie éclatait sur la rue Saint-Joseph et causait la mort de deux hommes ainsi que d'importants dégâts à divers bâtiments et commerces, dont celui d'Hervé Thivierge²². Celui-ci se retroussa les manches et fit en sorte que son commerce soit de nouveau accessible rapidement. En attendant, il invitait les dames à faire leurs achats de Pâques à la succursale *Hervey Costume*.

Tous les succès remportés jusque-là ne pouvaient empêcher le malheur de frapper à nouveau *Le Costumier*. En effet, le 17 septembre 1940, Hervé Thivierge mourut subitement à son camp de pêche du lac Saint-Vincent situé au nord de Tewkesbury. Il n'avait que 57 ans. Il aura droit à de magnifiques funérailles en l'église Saint-Dominique de la Grande Allée. Le milieu des affaires de Québec y avait été largement représenté.

Dans ces circonstances, on aurait pu s'attendre à ce qu'un des enfants d'Hervé Thivierge poursuive les affaires. Toutefois, selon les volontés testamentaires du défunt, toute la marchandise devait être vendue dans les 60 jours suivant son décès. La succession organisa donc une grande vente de liquidation²³.

Au cours des dernières années où Hervé Thivierge a dirigé son magasin, sa fille Lucille agit

comme son bras droit. Quelques mois avant la mort du fondateur, elle avait épousé l'homme d'affaires Paul-Henri Plamondon. Malgré son jeune âge, celui-ci était avantagement connu du milieu des affaires de la capitale. Il avait travaillé pour la *Champlain Oil Products*, il était trésorier du conseil Québec des Chevaliers de Colomb et il avait des intérêts dans le *Manoir Saint-Castin* du Lac-Beauport. Plus tard, il sera copropriétaire du restaurant *Kerhulu* ainsi qu'administrateur de la compagnie d'assurances *La Solidarité*, de la *Mutuelle SSSQ*, de *L'Action sociale ltée*, de la *Banque Provinciale* et de la *Compagnie Paquet ltée*. De plus, en 1949, il sera président de la Chambre de commerce de Québec. Par conséquent, il était plein de potentiel. C'est ainsi que le 11 novembre 1940, une fois la grande vente de liquidation terminée, Paul-Henri Plamondon annonçait qu'il avait conclu avec les exécuteurs testamentaires de son beau-père l'achat du magasin *H. Thivierge Le Costumier*²⁴. Sous son administration, le magasin demeurerait au même endroit, il continuerait à offrir la même gamme de produits et de spécialités, avec le même personnel.

Les affaires reprirent donc comme si rien n'était arrivé. Le seul changement apporté le fut

14 ans plus tard, et ce, sans que la clientèle en fût touchée. Il s'agissait en fait d'une modification administrative. En effet, le 2 janvier 1954, l'entreprise *H. Thivierge Le Costumier* était incorporée. La nouvelle société était constituée de Paul-Henri Plamondon, de Lucille Thivierge, son épouse, et d'Albert Boulet, son comptable²⁵. En fait, cette manœuvre avait probablement été faite pour mettre les actionnaires à l'abri des créanciers en cas de coup dur.

Paul-Henri Plamondon annonçait finalement le 14 janvier 1969 qu'il avait vendu la *Maison H. Thivierge Le Costumier*²⁶. Comme on le sait, au tournant des années 1970, l'arrivée des centres commerciaux en périphérie de la ville commençait à faire ses ravages sur la rue Saint-Joseph. De plus, depuis son ouverture en 1922, de nombreux concurrents, pour ne pas dire concurrentes, spécialisés dans la mode féminine étaient apparus dans le paysage commercial du *Costumier* : *les Créations Suzanne*, *Geneviève Morel* et *Jeanne Hardy*, pour ne nommer que celles-là, et ce, sans parler des grandes chaînes telles que *Reitmans*. C'est l'entreprise rivale *Création Jeanne Hardy*, implantée sur la rue Saint-Jean, qui se portera acquiesse du

magasin *H. Thivierge*. Quant à Paul-Henri Plamondon et à ses associés, ils abandonnaient leur charte le 24 juillet 1970²⁷. Le magasin *H. Thivierge Le Costumier* avait eu pignon sur rue Saint-Joseph pendant 47 ans en faisant le bonheur des « élégantes » de Québec, comme il avait l'habitude d'appeler ses clientes dans ses nombreuses publicités.



Notes

- 1 <https://nouvelles.ulaval.ca/arts/perles-cinematographiques-333f3c3c25f2184171b7e22331792858>.
- 2 *Le Soleil*, 10 septembre 1909, p. 8.
- 3 Registre d'état civil de la paroisse Saint-Jean, île d'Orléans, 16 octobre 1882, feuillet 12.
- 4 *Recensement du Canada*, 1901, Québec, Québec-Est, Jacques-Cartier, p. 9.
- 5 *L'Indicateur de Québec & Lévis*, 1898-1899, p. 510.
- 6 *Recensement du Canada*, 1901, Québec, Jacques-Cartier, p. 9.
- 7 *L'Annuaire des adresses de Québec et Lévis*, 1910-1911, p. 754.
- 8 *Recensement du Canada*, 1911, Québec, Québec-Est, Saint-Sauveur, p. 4.
- 9 *Le Soleil*, 29 février 1924, p. 10.
- 10 *L'Annuaire des adresses de Québec et Lévis*, 1915-1916, p. 776.
- 11 Registre d'état civil de la paroisse Saint-Sauveur, Québec, 7 janvier 1908, p. 523.
- 12 *Le Soleil*, 28 novembre 1916, p. 10.
- 13 Registre d'état civil de la paroisse Sainte-Pétronille, île d'Orléans, 15 octobre 1917, feuillet 4 verso.
- 14 *Le Soleil*, 7 février 1919, p. 12.
- 15 *Ibid.*, 2 février 1920, p. 12.
- 16 *Ibid.*, 3 mars 1922, p. 10.
- 17 *Ibid.*, 10 mars 1923, p. 8.
- 18 *Ibid.*, 13 septembre 1924, p. 2.
- 19 *Ibid.*, 5 juin 1925, p. 13.
- 20 *Ibid.*, 4 avril 1928, p. 12.
- 21 Le 257 rue Saint-Joseph sera racheté en 1938 par la chapelière Laurette Dulac. À ce sujet, voir l'article de Valérie Bouchard dans le présent numéro.
- 22 *Le Soleil*, 30 mars 1931, p. 3.
- 23 *L'Action catholique*, 1^{er} octobre 1940, p. 6.
- 24 *Ibid.*, 12 novembre 1940, p. 20.
- 25 *La Gazette officielle du Québec*, 20 février 1954, tome 86, n° 8, p. 636-637.
- 26 *L'Action Québec*, 14 janvier 1969, p. 18.
- 27 *La Gazette officielle du Québec*, 1^{er} août 1970, 102^e année, n° 31, p. 4392.

Laurette Dulac : chapelière et femme de tête

Valérie Bouchard, ethnologue

Jusqu'aux années 1960, le chapeau constitue une composante essentielle de la tenue féminine. Accessoire obligatoire pour l'office religieux, il est aussi un moyen d'expression pour celle qui souhaite remodeler sa garde-robe : « Plus que la robe, le chapeau traduit la personnalité de celle qui le porte¹. » Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de constater que les boutiques spécialisées de chapeaux pour dames abondent sur les grandes artères commerciales de Québec. En 1948, par exemple, pas moins d'une dizaine de modistes se font concurrence sur la rue Saint-Jean, comme en témoigne l'Annuaire Marcotte. À cette époque, « le métier de modiste, qu'il soit pratiqué à domicile ou dans une boutique ayant pignon sur rue, tenait une place importante dans les métiers prospères de la mode² ». Parmi ces nombreuses artisanes et femmes d'affaires figure la chapelière Laurette Dulac (1905-1993), qui venait, en cette année 1948, d'acquérir l'un de ces commerces de la rue Saint-Jean : *La mode parisienne*.

Le présent article propose un survol du parcours de cette chapelière dont le nom est aujourd'hui tombé dans l'oubli, mais dont la réputation était alors pourtant bien établie. À l'origine de la curiosité de la chercheuse pour l'histoire de Laurette Dulac figure un ensemble d'artefacts qui lui sont associés au sein de la collection Annie Cantin et Pierre Cantin, conservée au Musée de



Boîte à chapeau avec le logo de Laurette Dulac, troisième quart du XX^e siècle. Collection Mireille Racine (photo de l'auteure).

la civilisation, à Québec³. Si les témoins matériels constituent une source importante pour l'ethnologue qui s'intéresse à l'histoire de la mode (figure 1), les archives des journaux ainsi que le témoignage d'une personne qui l'a bien connue ont été indispensables pour rassembler des bribes de son parcours professionnel et personnel. Au fil de la recherche s'est dessiné le portrait d'une femme de tête, respectée et reconnue, qui, de jeune couturière, est devenue la propriétaire de sa propre entreprise de création de chapeaux pour dames.

Intégrer l'univers de la mode

Laurette Dulac est née en mars 1905, à Sainte-Marie, en Beauce⁴. Elle est la quatrième enfant,

et troisième fille, d'Edmond et de Marie Dulac. Déménagée à Québec au début des années 1910, la famille s'installe dans le quartier Saint-Roch, dans la basse-ville de Québec. Peu de traces subsistent de l'enfance de Laurette Dulac et de son éducation. Une de ses nièces, Adrienne Tremblay, raconte toutefois que la future chapelière aurait préféré quitter l'école vers l'âge de 15 ou 16 ans afin d'apprendre le métier de modiste auprès d'Alice Nicouveau⁵, originaire de France, mais établie à Québec depuis 1919⁶. Hélène Gagnon et Linda Lapointe soulignent à ce propos que l'apprentissage du métier se faisait alors de manière traditionnelle : « La formation nécessite un apprentissage dans un atelier ou chez une modiste, le temps de maîtriser les techniques de base propres aux différents matériaux

Mlle Laurette Dulac
 Chef du Rayon R offre . . .

Un lot magnifique de
Chapeaux
 nouvellement reçus pour . . .

95¢

Nombreux sont les genres et que nous ne pouvons énumérer ici. Quant à la valeur régulière, nous vous en laissons la surprise lors de votre visite, mais croyez-nous . . . vous serez servies à souhait.

3e Etage — Syndicat.



Publicité pour Le Syndicat de Québec, Le Soleil, 14 novembre 1934. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 82843, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3293080>.



?

Etes-vous venue vous rendre compte des avantageuses réductions de prix faites la semaine dernière chez

LAURETTE DULAC

SI NON il y a **vendredi** et **samedi** répétition de cette vente avec les mêmes avantages. Ne perdez pas la chance !

Feutre-fourrure de première qualité. **\$2.95**
 Valeurs jusqu'à \$9.50 pour

Feutre-fourrure, aussi paille. **\$5.00**
 Valeurs jusqu'à \$14.50 pour

Venez profiter de cette circonstance exceptionnelle. Comme d'habitude Laurette Dulac sera à votre entière disposition : elle vous parlera de la valeur réelle de cette vente de chapeaux; de plus elle vous dira ce que le printemps 1945 vous réserve de ché.

Laurette Dulac
 257 Ave. Saint-Joseph Québec

Téléphone : 3-2844. Voisin du Cinéma de Paris

Publicité pour une vente au magasin de Laurette Dulac sur la rue Saint-Joseph, Le Soleil, 22 février 1945. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 82843, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3439366>.

des chapeaux des quatre saisons. Par la suite, les modistes pratiqueront à leur compte ou se feront engager par l'un des ateliers des grands magasins ou des grossistes (*Laliberté, Holt Renfrew, etc.*)⁷. »

Laurette Dulac suit un parcours similaire selon sa nièce : « Quand elle a eu son métier, il fallait qu'elle connaisse aussi le commerce, le milieu⁸ », raconte-t-elle. Comme Laurette était grande et qu'elle paraissait bien, elle aurait d'abord été embauchée comme mannequin chez Marceau, marchand de fourrure situé sur la rue Saint-Vallier. Elle aurait ensuite été employée chez Pollack, avant de travailler pour un autre grand magasin de la rue Saint-Joseph, Le Syndicat de Québec Itée, où elle devient chef du rayon des chapeaux, comme en témoigne une publicité parue dans le journal *Le Soleil*, en 1934 (figure 2).

Cette expérience acquise, elle se lance en affaires. Vers 1938, elle acquiert son premier commerce : un magasin de chapeaux et de bas pour dames situé au 257, rue Saint-Joseph, en face de l'actuelle bibliothèque Gabrielle-Roy⁹. Elle exploite ce commerce pendant environ sept ans avant de le laisser à une autre modiste, Lucienne Giroux, en mai 1945¹⁰. Après une pause de quelques années, Laurette Dulac renoue

avec l'univers de la mode et le monde des chapeaux pour dames en achetant le fonds de commerce d'Alice Nicouleau, qui l'avait formée; vers 1948, elle devient propriétaire de la boutique *La mode parisienne*, située au 9, rue Saint-Jean.

Pour garnir son inventaire et dénicher les dernières modes, Laurette Dulac visite, tout au long de sa carrière, les grandes villes d'Amérique du Nord : « Mademoiselle LAURETTE DULAC, spécialiste en chapeaux pour dames, est de retour de New York, Toronto et Montréal, les grands et véritables centres de la mode, où elle est allée pour voir les tendances nouvelles pour le printemps et l'été prochain », lit-on par exemple dans *Le Soleil* du 13 février 1941. Elle se rend même en Europe en juillet 1954 pour « visiter les salons parisiens de haute-mode¹¹ ». En tant que modiste, Laurette Dulac fabriquait des chapeaux sur mesure, mais elle vendait également des modèles en version prêt-à-porter, comme c'était d'ailleurs le cas pour la plupart des commerces : « [...] la majorité cumulait les activités de vente au détail et de confection, de l'ajustement ou du remodelage des chapeaux¹². »

Une réputation bien établie

La réputation de Laurette Dulac la précède et ses créations connaissent un grand succès. La couverture médiatique d'un accident dont elle est victime, le 30 septembre 1941, témoigne de la renommée qu'elle a déjà acquise à cette époque : son nom est cité en une du journal du lendemain : « Un convoi déraile à Maskinongé. 1 mort et 41 blessés dont l'hon. M. Dupré, le juge G. Pratte, Me G. Roberge,



Laurette Dulac devant la vitrine de son magasin de la rue Saint-Jean, vers 1950. Archives personnelles d'Adrienne Tremblay.

Mlle L. Dulac¹³. » Si l'emploi de son père, traducteur au journal *Le Soleil*, a pu avoir une influence sur cette couverture médiatique, le fait que son nom figure aux côtés de ceux d'hommes influents suggère néanmoins qu'elle est elle-même une figure connue. Heureusement, ses blessures sont mineures et elle obtient son congé de l'hôpital dès le lendemain.

La renommée de la chapelière ne fait aucun doute aux yeux d'Adrienne Tremblay : « Laurette Dulac, elle était connue, elle était connue à Québec pour les chapeaux. Elle avait des doigts de fée¹⁴. » Elle se souvient également que les gens se bousculaient lorsque sa tante organisait des soldes, qu'elle publicisait par ailleurs dans les journaux (figure 3). Outre sa clientèle courante, la chapelière est également sollicitée par des clientes de renom, parmi lesquelles figure même une tête couronnée. Sa nièce raconte en effet, non sans une certaine fierté, que Laurette Dulac a confectionné un couvre-chef pour l'impératrice Zita de Bourbon-Parme, réfugiée à Québec, avec sa famille, lors de la Seconde Guerre mondiale¹⁵.

En 1967, Laurette Dulac participe aussi à la tenue officielle des duchesses du Carnaval de Québec : cette année-là, la garde-robe des duchesses est composée de plusieurs tenues, créations de Jean Fortin, dont, « pour l'après-midi, un tailleur en tricot jaune et vert mousse, rehaussé d'un joli pull jaune à col roulé. Le petit chapeau breton termine l'ensemble, il est signé Laurette Dulac de Québec¹⁶ ». La chapelière travaillait alors pour Jean Fortin, sur la côte de la Fabrique, après avoir vendu sa propre boutique de la rue Saint-Jean; probablement pour « se désennuyer », au dire de sa nièce. Leur association date vraisemblablement de cette époque.

Une femme « généreuse et prodigue »

Malgré son succès commercial, Laurette Dulac n'aurait pas eu de talent naturel pour la gestion financière. Pour l'aider dans la tenue de livres, elle emploie un comptable et reçoit aussi l'appui de sa sœur aînée, Marie-Ange, plus expérimentée dans le domaine. Laurette, quant à elle, était plutôt portée sur la dépense, selon le souvenir de sa



Laurette Dulac au jardin Jeanne d'Arc, à Québec, troisième quart du XX^e siècle. Archives personnelles d'Adrienne Tremblay.

nièce : « Ma tante elle était très... l'argent, ça ne comptait pas, elle dépensait. Elle était prodigue. Généreuse et prodigue aussi¹⁷. »

Commerçante, Laurette Dulac était aussi une femme de goût. Lorsqu'elle acquiert *La mode parisienne*, elle la rénove au goût du jour et, comme à son habitude, ne lésine pas sur les moyens. Ses efforts portent leurs fruits : « Comme on le voit, tout dans la mise en scène ne parle que de bon goût, de raffinement, de modernisme, tandis que l'éclectisme, la sobriété et la féminité qui ont présidé à la collection des chapeaux offerts en vente se portent garants du succès qu'est en droit d'espérer notre compatriote¹⁸. » Pour attirer la clientèle, Laurette Dulac propose à l'occasion des vitrines thématiques, possiblement avec l'aide d'une ou d'un étalagiste (figure 4). Adrienne Tremblay se souvient tout particulièrement d'une mise en scène d'inspiration chinoise dans laquelle se trouvait un bouddha dont elle a par la suite hérité¹⁹.

Laurette Dulac « avait du chien », selon sa nièce. Si l'on peut

raisonnablement supposer que cela a pu causer certaines frictions, un fort caractère était sans doute un atout dans un milieu où il fallait savoir faire sa place. Pourtant, ceux qui l'ont connue s'en souviennent comme d'une femme aussi dotée d'un sens de l'humour. « Ma tante, elle nous a fait rire, elle nous a bien fait rire », affirme Adrienne Tremblay, qui se remémore les nombreuses « histoires de magasin » dont l'a régalée la chapelière. L'une de ces histoires date de l'époque où Laurette travaillait chez Pollack : l'entreprise, qui peinait à écouler des camisoles au coût de 25 sous, les a plutôt annoncées à trois pour un dollar, avec un grand succès, raconte-t-elle en riant.

Elle-même n'a pas eu l'occasion de porter souvent les créations de sa tante, qui lui disait : « Ma petite fille, je n'ai jamais vu quelqu'un qui n'a pas une tête à chapeau [comme toi]²⁰! » Plusieurs se souviendront toutefois d'avoir fait appel à ses services pour des événements spéciaux tels des mariages, comme la femme ayant offert à Mireille Racine la boîte à chapeau présentée plus haut²¹. Bien que Laurette Dulac meure dans un relatif anonymat, le 11 juin 1993, son nom demeure associé, pour sa nièce et plusieurs autres femmes qui ont fréquenté sa boutique, à celui d'autres modistes qui ont marqué le milieu de la mode à Québec au milieu du XX^e siècle.



ASSEMBLÉE NATIONALE
DU QUÉBEC

Catherine Dorion
Députée de Taschereau

Notes

- 1 Esther Trépanier et Véronique Borboën, *Mode et apparence dans l'art québécois, 1880-1945*, Québec, Publications du Québec, 2012, p. 71.
- 2 *Ibid.*
- 3 Valérie Bouchard, « Regard(s) de collectionneurs : la collection Pierre et Annie Cantin, trajectoires recomposées et dynamiques affectives », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2021, 387 p.
- 4 Bibliothèque et Archives Canada, *Recensement de 1911*, <https://central.bac-lac.gc.ca/item/?app=Census1911&op=&img&id=e002043894>, consulté le 6 juillet 2021.
- 5 Valérie Bouchard, *Entretien avec Adrienne Tremblay à propos de sa tante, Laurette Dulac*, Québec, 19 juillet 2021, enregistrement sur support numérique, 48 minutes.
- 6 Le parcours d'Alice Nicouveau est brièvement présenté dans un article paru dans *L'Action catholique* du 15 octobre 1948, moment où la modiste retourne en France. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <http://191s://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3524352?docpos=13>.
- 7 Hélène Gagnon et Linda Lapointe, « Les modistes sorties de l'ombre », *Continuité*, n° 25 (automne 1984), p. 30.

- 8 Valérie Bouchard, *Entretien avec Adrienne Tremblay à propos de sa tante, Laurette Dulac*, Québec, 19 juillet 2021, enregistrement sur support numérique, 48 minutes.
- 9 *Ibid.*
- 10 « Mme L. Giroux Spécialiste en chapeaux occupera le poste de Laurette Dulac 257 rue St-Joseph », *Le Soleil*, 28 avril 1945, p. 9. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3439438>, consulté le 6 juillet 2021.
- 11 « En Europe », *Le Soleil*, 16 juillet 1954, p. 8. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3190180>, consulté le 6 juillet 2021.
- 12 Christine Godin, « Créer des chapeaux. La pratique du métier de modiste », *Cap-aux-Diamants*, vol. 4, n° 2 (été 1988), p. 52.
- 13 « Un convoi déraile à Maskinongé », *Le Soleil*, 1^{er} octobre 1941, p. 1. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3301085>, consulté le 6 juillet 2021.
- 14 Valérie Bouchard, *Entretien avec Adrienne Tremblay à propos de sa tante, Laurette Dulac*, *op. cit.*
- 15 *Ibid.* Au sujet du séjour de la famille impériale d'Autriche à Québec, voir Raymond Dionne, « Québec, refuge de la famille impériale d'Autriche », *Cap-aux-Diamants*, vol. 1, n° 4 (hiver 1986), p. 34-36.
- 16 Solange Gagnon, « Au carnaval d'hiver de Québec. Sept duchesses élégantes seront hôtes de la fête », *Le Photo-Journal*, 25 janvier 1967, p. 34. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3543133>, consulté le 6 juillet 2021.
- 17 Valérie Bouchard, *Entretien avec Adrienne Tremblay à propos de sa tante, Laurette Dulac*, *op. cit.* La grande générosité de Laurette Dulac s'exprime de manière particulièrement éloquente lorsque, touchée par une lettre d'un jeune garçon de Saint-Louis-de-Blandford au père Noël du *Soleil*, la chapelière répond à sa prière en lui envoyant des bonbons et des jouets. Voir Mylène Moisan, « Le père Noël s'appelait Laurette », *Le Soleil*, 24 juillet 2018, p. 2-3.
- 18 « Chez Laurette Dulac », *Le Soleil*, 27 septembre 1948, p. 6. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3297306>, consulté le 6 juillet 2021.
- 19 Valérie Bouchard, *Entretien avec Adrienne Tremblay à propos de sa tante, Laurette Dulac*, *op. cit.*
- 20 *Ibid.*
- 21 Mireille Racine, artiste chapelière, communication personnelle, 13 juillet 2021.

Références

- Bibliothèque et Archives Canada, *Recensement de 1911*, <https://central.bac-lac.gc.ca/item/?app=Census1911&op=&img&id=e002043894>, consulté le 6 juillet 2021.
- Bibliothèque et Archives Nationales du Québec, *L'Action catholique : organe de l'Action sociale catholique (1915-1962)*, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3513599>, consulté le 20 juillet 2020.
- Bibliothèque et Archives Nationales du Québec, *Le Soleil (1896-)*, <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2639011>, consulté le 6 juillet 2020.
- BOUCHARD, Valérie, *Entretien avec Adrienne Tremblay à propos de sa tante, Laurette Dulac*, Québec, 19 juillet 2021, enregistrement sur support numérique, 48 minutes.
- BOUCHARD, Valérie, « Regard(s) de collectionneurs : la collection Pierre et Annie Cantin, trajectoires recomposées et dynamiques affectives », thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 2021, 387 p.
- DIONNE, Raymond, « Québec, refuge de la famille impériale d'Autriche », *Cap-aux-Diamants*, vol. 1, n° 4 (hiver 1986), p. 34-36.
- GAGNON, Hélène et Linda LAPOINTE, « Les modistes sorties de l'ombre », *Continuité*, n° 25 (automne 1984), p. 29-30.
- GAGNON, Solange, « Au carnaval d'hiver de Québec. Sept duchesses élégantes seront hôtes de la fête », *Le Photo-Journal*, 25 janvier 1967, p. 34-35. Bibliothèque et Archives nationales du Québec, <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/3543133>, consulté le 6 juillet 2021.
- GODIN, Christine, « Créer des chapeaux. La pratique du métier de modiste », *Cap-aux-Diamants*, vol. 4, n° 2 (été 1988), p. 51-54.
- MOISAN, Mylène, « Le père Noël s'appelait Laurette », *Le Soleil*, 24 juillet 2018, p. 2-3.
- TRÉPANIÉRIER, Esther et Véronique BORBOËN, *Mode et apparence dans l'art québécois, 1880-1945*, Québec, Publications du Québec, 2012, 207 p.

L'enseignement de la mode dans la région de Québec : une histoire tissée serrée

Marie-Josée Lettre, historienne

Bien que les vêtements fassent partie de notre quotidien depuis des siècles, l'apprentissage de la confection de ceux-ci est assez récent au Québec et a relevé, jusqu'à tout récemment, de la transmission du savoir. Que ce soit pour apprendre le métier de tailleur ou celui de chapelière, peu d'écoles offrent la possibilité, aux XIX^e et XX^e siècles, d'approfondir les connaissances de la création de l'art vestimentaire et aucune ne se trouve alors dans la ville ou la région de Québec. Certes, les jeunes filles, à travers leurs études au couvent ou dans les écoles classico-ménagères, apprennent les bases de la couture. Mais il n'en demeure pas moins que pour parfaire les techniques, il faut alors demander des conseils à des amis ou à de proches parents (tradition orale), fréquenter des cercles de couture (comme le Cercle de couture Singer dans les années 1950) ou suivre des cours offerts par le département de l'Instruction publique, comme c'est le cas à l'École technique de Québec, dans les années 1930, qui offre, entre autres, des cours de coupe et de couture. Une autre option s'offre également pour apprendre la confection de vêtements, celle de quitter la ville de Québec pour aller étudier à Montréal, notamment à l'École des métiers commerciaux de Montréal, qui est réputée pour l'enseignement de la confection de la mode féminine.



COUPE et COUTURE

La coupe et la couture intéressent bon nombre de Canadiennes élégantes. Aussi, l'École de Couture Châtelaine est-elle fondée depuis quatre ans. La directrice, Irène Bilodeau, vous invite à venir suivre ses cours qui débiteront le 12 septembre.

ECOLE DE COUTURE CHATELAIN ENR.
2440 Place Prevel, Ste-Foy
(Face à l'Académie de Québec)
TEL: 683-3097

Publicité annonçant le début des cours, le 12 septembre 1966

Source : *Le Soleil*, 3 septembre 1966.

Irène Bilodeau, pionnière de l'enseignement de la mode à Québec

C'est cette avenue que choisit Irène Bilodeau, qui termine ses études à l'École des métiers commerciaux de Montréal, en 1960. Celle-ci rêve alors de pouvoir transmettre sa passion pour la couture et le design de mode à travers l'enseignement. Originaire de Saint-Ferréol-les-Neiges, sur la Côte-de-Beaupré, Irène Bilodeau travaille, à son retour à Québec, pour le couturier John Albert Kelly, puis pour le magasin *Jean Fortin* pendant

deux ans, où elle se spécialise dans la confection de robes de mariées. Mais le désir d'enseigner l'habite toujours. Elle quitte alors son emploi chez *Fortin* en 1963 et décide d'ouvrir sa propre école de couture, l'École de couture Châtelaine, à Sainte-Foy, au 2440, place de Prével, tout près de l'Académie de Québec (dont l'emplacement est aujourd'hui occupé par le Cégep de Sainte-Foy). Une première dans la région, car aucune maison d'enseignement n'est alors réservée à ce sujet exclusivement. Elle y offre des cours le soir et travaille

parallèlement à son atelier de couture le jour (elle doit même engager des couturières afin de suffire à la demande provenant de ses clientes de l'atelier).

Accueillant seulement cinq étudiantes à ses débuts, l'École connaît un certain succès et l'espace pour l'École et l'atelier de couture devient, vers la fin des années 1960, exigü. Irène Bilodeau décide alors d'acquérir une résidence, située tout près de celle de place de Prével, au 2639, chemin Sainte-Foy, pour y déménager ses activités. Des cours sont maintenant offerts le jour et il est toujours possible d'y apprendre la coupe et la couture, mais aussi la chapellerie, le croquis de mode et le modelage pour la haute couture.

L'atelier de couture est en activité jusqu'à la fin des années 1970, mais l'École, quant à elle, continue d'attirer de nombreux étudiants. Au tournant des années 1980, l'institution offre un programme professionnel (aussi appelé régulier) de 2 ans (ou 15 semaines de 5 sessions) qui forme alors des stylistes, dessinateurs et patronnistes, mais conserve sa vocation initiale pour l'enseignement de la base de la couture par des cours offerts le soir. Pour présenter les travaux de ses finissants et souligner leurs efforts, l'École de mode Châtelaine organise annuellement un défilé de mode. Celui-ci se tient à plusieurs endroits au cours des années, dont à la salle de bal du Château Frontenac, lors du 20^e anniversaire de l'École en 1983. C'est d'ailleurs à cette occasion que l'on souligne l'apport d'Irène Bilodeau, qui occupe le poste de directrice depuis les débuts, comme pionnière de l'enseignement de la mode et de la



Ecole de couture Châtelaine

2639, ch. Ste-Foy, Ste-Foy, Qué.

COURS RÉGULIER
Dessinateur ● Styliste ● Patroniste
Durée: 2 ans

Cours de culture personnelle
pour une garde-robe personnalisée

.. reflet du chic et des goûts qui sont les vôtres.

Si le prêt-à-porter ne vous satisfait pas,
apprenez à faire vous-même vos vêtements.
C'est facile, renseignez-vous!

Inscriptions:
mercredi 21 août et jeudi 29 août,
de 13h à 16h et de 19h à 21h.
Début des cours, le 3 septembre.

Renseignements:
Irène Bilodeau — 653-7404

Numéro de permis: 210 507

présenté par les
finissantes de l'école de couture Châtelaine,
le mercredi 28 août à 20 heures,
à la salle Albert-Rousseau,
2410, chemin Ste-Foy.
Coût: 8,75\$

**Billets en vente au Grand Théâtre
et à la salle Albert-Rousseau.**

SpectroMod'85

Publicité annonçant le début des cours, le 3 septembre 1985, ainsi que la tenue de SpectroMod' 85, un défilé présentant les créations des finissants.

Source : *Le Soleil*, 17 août 1985, p. C9.

haute couture à Québec, et de son établissement, qui est alors la plus ancienne école de couture dans la ville de Québec. La flamme ne s'étant pas éteinte, Irène Bilodeau a su s'entourer d'une équipe solide de professeurs qui partagent la même passion qu'elle.

La directrice profite de la visibilité offerte par son école pour prendre parole et souligner le

manque d'investissement par le gouvernement dans l'enseignement de la mode. Elle indique qu'un système de prêts et bourses doit être envisagé par le gouvernement, afin d'encourager les étudiants à poursuivre leurs études dans les programmes de mode et des arts vestimentaires offerts dans les établissements d'enseignement privé pour ainsi y développer leurs talents.

Irène Bilodeau transmet également ses connaissances hors des murs de son école. En effet, à la fin des années 1980 et au début des années 1990, elle donne des cours au Campus Notre-Dame-de-Foy durant trois ans ainsi que des ateliers de chapellerie à la Maison Routhier, un centre d'arts textiles situé à Sainte-Foy. Ces ateliers, qui obtiennent un grand succès auprès de la population, sont d'une durée de 15 heures et se déroulent pendant une fin de semaine. Ils permettent aux participants d'acquérir les notions de base pour la fabrication ou le remodelage de chapeaux.



**John Albert Kelly, 21 ans, paraplé-
gique, couturier, 1961.** Photo prise Léon
Bernard. (Source : BAnQ, Fonds Léon
Bernard, P967,S2,SS2,D176)

Au tournant des années 1990, l'École tente de se moderniser pour continuer à offrir un enseignement de qualité. Elle change de nom pour celui d'École de mode Châtelaine en 1990, après s'être incorporée en 1981. Elle offre également, à partir de 1987, la possibilité d'obtenir une attestation d'études collégiales (AEC) en design de mode et diversifie ainsi son offre de cours en ajoutant des heures de cours et un trimestre au programme d'études, passant donc de quatre à cinq sessions.

À l'aube de son 30^e anniversaire, en 1993, l'École est en plein essor et accueille alors 46 étudiants dans le cadre de l'AEC et une cinquantaine d'étudiants pour les cours du soir. Le nombre restreint d'étudiants a pour but d'offrir une formation plus personnalisée. Madame Bilodeau indique toutefois, dans une entrevue donnée au journal *Le Soleil*, le 21 décembre 1993, qu'elle prévoit un agrandissement pour son école l'année suivante. Ce qui devient réalité durant l'année 1994, puisque la maison d'enseignement déménage au 1705, chemin de la Canardière

dans Limoilou, tout près de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus. L'informatique y fait son entrée et les cours de création assistée par ordinateur sont intégrés dans le cursus scolaire.

L'année scolaire 1996-1997 marque un tournant dans l'histoire de l'École de mode Châtelaine. En effet, des problèmes financiers amènent l'institution à s'associer au Groupe Collège LaSalle de Montréal, qui achète 95 % des parts de l'institution. Les programmes collégiaux *Production de la mode* et *Infographie en édition et préimpression* sont maintenant offerts aux étudiants. L'École change également de nom pour celui d'École de design Châtelaine.

Malheureusement, l'École de design Châtelaine ferme ses portes en 2001 et les derniers étudiants quittent à l'été 2002. Après près de 40 ans à enseigner la couture, la mode et l'art vestimentaire, Irène Bilodeau

a accueilli des centaines d'étudiants et d'étudiantes qui ont franchi les portes de son école. Parmi eux, notons la fondatrice de la marque de vêtements de sport *Avalanche*, Francine Poulin, et la fondatrice de la marque de vêtements pour enfants *Souris Mini*, Annie Bellavance.

École de mode John A. Kelly

À la même époque où a été fondée l'École de couture Châtelaine, un jeune couturier, John Albert Kelly, diplômé lui aussi de l'École des métiers commerciaux à Montréal, tout comme Irène Bilodeau s'établit au 996, avenue De Salaberry, à Québec. Il y installe un salon pour les défilés et les présentations de ses collections, un atelier de confection ainsi qu'une école : l'École de mode John A. Kelly. Selon les besoins des étudiants, ceux-ci peuvent suivre les cours de haute couture sur un, deux ou trois ans; la première année étant consacrée à l'apprentissage de la couture, la deuxième, à l'apprentissage de la création de modèles (modelage) et la troisième année, au perfectionnement désiré par l'étudiant. John A. Kelly y enseigne également le maintien, l'apparence et la tenue dans des cours sur l'harmonisation des couleurs ainsi que sur les vêtements, les bijoux et le maquillage à porter selon l'occasion et le moment de la journée. Désirant se perfectionner, le couturier se voit décerner une bourse, en 1962, afin d'aller étudier la mode en Europe, plus précisément en France et en Angleterre, où il remporte plusieurs prix. Ses talents de créateur sont prisés par la bourgeoisie et l'élite non seulement de la ville de Québec, mais aussi de la province en entier. Comme ses cours attirent également de nombreux étudiants, John A. Kelly s'adjoint



Pavillon Champagnat, Campus Notre-Dame-de-Foy, 1976. Photo : Raymond Duguay.

Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec, Fonds Ministère des Communications, E10, S44, SS1, D76-390.

Jean-Claude Béland en 1969, qui prend alors en charge l'enseignement et l'assistance au modelage. Malheureusement, l'histoire de l'atelier et de l'École prend abruptement fin en 1971, lorsque John Albert Kelly est assassiné à son domicile de Québec. L'empreinte que le créateur laisse est celle d'un artiste unique désirant communiquer sa passion à travers son enseignement et ses créations.

École de mode, Campus Notre-Dame-de-Foy

Bien que le Campus Notre-Dame-de-Foy, un établissement d'enseignement collégial privé, situé à Saint-Augustin-de-Desmaures, existe depuis 1965 et qu'il soit fondé par l'alliance de

cinq communautés religieuses masculines (les frères des Écoles chrétiennes, les frères Maristes, les Marianistes, les frères de l'Instruction chrétienne et les frères du Sacré-Cœur), ce n'est qu'à partir de 1975 que le programme *Art vestimentaire*, aussi appelé *Techniques du vêtement* dans les *Cahiers de l'enseignement collégial* et *Design de mode* quelques années plus tard, est ajouté à son offre de cours et y est enseigné.

Le programme, d'une durée de trois ans et se donnant au pavillon Champagnat du Campus, vise alors à préparer ses étudiants à occuper un poste dans l'industrie de la mode (coupeur, essayeur, dessinateur, conseiller), et ce, dans différentes branches telles que le costume, la haute couture,

la mode masculine, les boutiques et magasins, par l'intermédiaire de cours tels que les techniques de couture, le dessin de mode et l'étude des textiles. À la fin de leurs études, les étudiants sont invités à présenter leurs créations lors du défilé annuel se tenant au Campus.

Au cours des années, le programme *Art vestimentaire* du Campus Notre-Dame-de-Foy attire bon nombre d'étudiants, presque une centaine par année. Ceux-ci participent à différents événements, dont la création de vêtements pour les duchesses du Carnaval de Québec lors des 30^e, 31^e et 33^e éditions se tenant en 1984, 1985 et 1987. Plusieurs étudiants participent également à

des concours et compétitions mettant en lumière leur talent et leur imagination.

Afin de rester à l'avant-garde de la technologie et pour répondre aux besoins de l'industrie, le département s'adapte. En 1989, le programme *Commercialisation de la mode* est ajouté. Celui-ci permet aux étudiants d'apprendre les rouages de l'industrie de la mode : le marketing, la gestion, l'achat et la vente des produits ainsi que la mise sur pied d'événements permettant de mettre la mode à l'avant-plan.

La même année, quatre professeurs du Campus publient

deux ouvrages destinés à l'enseignement : *L'art de la mode : toillisme*, d'Élise Durand et Denise Larouche, et *L'art de la mode : dessin de patrons*, de Florence Boudreault et Lise Champagne. Ces travaux représentent beaucoup pour l'enseignement de la mode, puisqu'il n'existe pas, à l'époque, de publications sur les méthodes de coupes à plat, de dessin ou de moulage.

Aujourd'hui, plus de 45 ans après sa création, l'École de mode du Campus Notre-Dame-de-Foy accueille toujours plus d'une centaine d'étudiants annuellement, que ce soit au diplôme d'études collégiales (DEC) ou à l'attestation

d'études collégiales (AEC). Ces derniers désirent tous faire partager leur passion et leur créativité à travers leurs créations uniques.

Dans la région de Québec, seuls l'École de mode du Campus Notre-Dame-de-Foy et le Centre de formation professionnelle Wilbrod-Bherer (dans le cadre du programme *Mode et confection de vêtements sur mesure*), situé près du parc Victoria, donnent des formations dans le domaine de la mode, offrant ainsi la possibilité d'obtenir des diplômes d'études collégiales (DEC) et professionnelles (DEP).

Références

- CAMPUS NOTRE-DAME-DE-FOY, *École de mode du Campus Notre-Dame-de-Foy*, s. d. <https://ecoledemode.cndf.qc.ca/>.
- CHAMPAGNE, Pierre, « La plus ancienne école de couture de Québec a 20 ans », *Le Soleil* 87, n° 148 (juin 1983), p. B-3.
- CORRIVEAU, Sylvie, « Des créations exclusives pour le bal de la reine », *Le Soleil* 91, n° 36 (février 1987), p. C-1.
- CORRIVEAU, Sylvie, « Il a habillé tout le gratin de Québec : Kelly était un couturier très couru », *Le Soleil* 97, n° 111 (avril 1993), p. C-3.
- CORRIVEAU, Sylvie, « L'École de mode Châtelaine célèbre ses 30 ans », *Le Soleil* 97, n° 351 (décembre 1993), p. C-2.
- CORRIVEAU, Sylvie, « La Maison Routhier de Sainte-Foy enseigne la chapellerie », *Le Soleil* 95, n° 107 (avril 1991), p. C-5.
- CORRIVEAU, Sylvie, « Pour les duchesses du 31e Carnaval : garde-robe pratique créée en partie par des élèves d'ici », *Le Soleil* 88, n° 312 (décembre 1984), p. C-3.
- CORRIVEAU, Sylvie, « Vernissage à l'école de mode Châtelaine », *Le Soleil* 96, n° 120 (avril 1992), p. C-2.
- CAOINETTE, Marie, « Cinquième défilé de vêtements des finissants du campus N.-D.-de-Foy : une option art vestimentaire toujours très populaire », *Le Soleil* 83, n° 101 (avril 1979), p. D-3.
- « Coupe et couture », *Le Quotidien* 54, n° 93 (1933), p. 1.
- « Courrier de Pascale France », *Le Soleil*, avril 1939, p. 6.
- LACOMBE, Réjean, « L'imagination au travail : l'École de mode Châtelaine place ses élèves », *Le Soleil*, août 1995, p. C1.
- LAFORGE, Valérie, « Kelly, John Albert, couturier », dans *Dicomode : dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours*, Anjou, Éditions Fides, 2004, p. 211-213.
- « Publicité annonçant le début des cours pour le 12 septembre 1966 à l'École de couture Châtelaine », *Le Soleil* 69, n° 211 (septembre 1966), p. 32.
- COMMISSION D'ÉVALUATION DE L'ENSEIGNEMENT COLLÉGIAL, « Évaluation du programme Commercialisation de la mode (571.C0) conduisant au diplôme d'études collégiales (DEC) », Québec, 2011.
- COMMISSION D'ÉVALUATION DE L'ENSEIGNEMENT COLLÉGIAL, « Évaluation du programme Design de mode (903.74) conduisant à une attestation d'études collégiales (AEC) à l'École de design Châtelaine inc. », Québec, 1998.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION. COMMISSION CONSULTATIVE DE L'ENSEIGNEMENT PRIVE, « École de design Châtelaine inc. », dans *Commission consultative de l'enseignement privé : 33^e rapport annuel 2001-2002*, Québec, Ministère de l'Éducation, Commission consultative de l'enseignement privé, 2002, p. 128-129.

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION. DIRECTION GÉNÉRALE DE L'ENSEIGNEMENT COLLÉGIAL, « Secteur professionnel 571.00 Art vestimentaire : Programme 571.01 : Technique du vêtement », dans *Cahier de l'enseignement collégial*, tome 5 : *Programmes expérimentaux 1975-1976*, Québec, Ministère de l'Éducation, Direction générale de l'enseignement collégial, Section EXP 571.01, 1975, 19 p.

S. n., « Campus Notre-Dame-de-Foy », dans *Dicomode : dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours*, Anjou, Éditions Fides, 2004, p. 71.

S. n., « Deux livres précieux pour la confection des vêtements », *Le Soleil*, octobre 1989, p. C-4.

S. n., « École de Design Châtelaine », dans *Dicomode : dictionnaire de la mode au Québec de 1900 à nos jours*, Anjou, Éditions Fides, 2004, p. 138.

S. n., « La couture québécoise est le fruit d'initiatives privées », *Le Soleil*, septembre 1984, p. B-8.

S. n., « Le Campus Notre-Dame-de-Foy célèbre son 10^e anniversaire », *Le Nouvelliste* 55, n° 276 (septembre 1975), p. 5.

S. n., « Une formation personnalisée en infographie et en design de mode (publireportage) », *Le Soleil* 103, n° 228 (août 1999), p. D3.

LE BOURDON
du faubourg

Actualités,
Vie de quartier,
Histoire et patrimoine,
Agenda du quartier...

Exclusivement en ligne sur
bourdonmedia.org

suivez @bourdonfaubourg sur
f t i

VIVRE, TRAVAILLER ET CONSOMMER
SAINT-JEAN-BAPTISTE

Henriette Belley et les musées de mode au Québec

Pascale Charpentier
Amélie Fafard
Enya Kerhoas
Sarah Thibaudeau-Cormier
Bianka Roy, Membres du Groupe de recherche Henriette Belley

Dans les années 1960, aux premières de spectacle, Henriette Belley descend les allées de théâtre sous les applaudissements de la foule parée de ses costumes extravagants faits de ses propres mains. Par ses apparitions remarquées dans le Vieux-Québec et dans Saint-Jean-Baptiste, elle devient une icône de la ville de Québec. Cette reine essayant parfois les moqueries se qualifie elle-même, au sommet de sa gloire, de monument historique¹.

Henriette Belley naît à Beauport en 1905 au sein d'une famille modeste. Alitée durant toute son enfance par la tuberculose, c'est à la suite de son rétablissement, vers l'âge de 12 ans, qu'elle entre à l'usine de couture. Dans la vingtaine, elle apprend à lire et se consacre à sa carrière de cartomancienne². Trouvant que les occasions de se costumer manquent et voyant les badauds regarder les toilettes des dames à l'entrée des théâtres, elle commence à porter ses créations en public³. Elle fabrique elle-même ses costumes dans son petit logement de la rue Saint-Gabriel du faubourg Saint-Jean. Henriette les adapte pour les occasions : à la première de *Madame Butterfly*, elle porte un

costume d'inspiration orientale, tandis qu'à la fête nationale des États-Unis, c'est parée des couleurs du drapeau qu'elle sort⁴.

Madame Belley reprend toujours les mêmes quatre ou cinq modèles de robe auxquels elle ajoute des accessoires et matériaux, souvent clinquants. Ses costumes ne sont pas confectionnés avec des matériaux de qualité ni destinés à durer⁵. Elle court les soldes des grands magasins comme *Paquet* et *Pollack*, en basse-ville de Québec. Les commis propagent l'annonce de son arrivée d'un bout à l'autre du magasin⁶. Avec peu de moyens, Henriette Belley réussit à vivre ses rêves et à se créer un univers qui lui est propre. Elle marque les habitants de la ville de Québec en sortant de la norme vestimentaire, portant minijupe et habit punk, laissant aller son imagination. Ses costumes, faits pour être portés une seule fois, ne comportent ni boutons ni fermetures éclair, mais plutôt des épingles. À la fin de sa vie, elle possède plus de 900 costumes, sans compter ses manteaux, chapeaux, bijoux et accessoires⁷.

En tout, les costumes d'Henriette Belley entreront deux fois de manière significative au musée.



Au Carnaval de Québec
Le Soleil, Andrée Boucher

Ce sera, pour elle, la consécration de son travail. Après sa mort, l'homme qui se portera acquéreur de la collection tentera par tous les moyens de mettre les costumes en exposition jusqu'à la création du musée Empire de Madame Belley, un musée qui malheureusement sera ouvert moins de deux ans. Il peut alors être intéressant de se demander à qui revient la tâche de conserver ses costumes.

De la rue au musée

La collection de costumes d'Henriette Belley est l'œuvre de sa vie, et elle rêve d'un musée en son honneur. Bien que son souhait se soit réalisé, ce n'est qu'en juillet 1984 que le musée Empire de Madame Belley ouvre ses portes⁸. Malheureusement, l'inauguration du musée a lieu plus de quatre ans après sa mort. Elle ne sera donc jamais témoin de cette réalisation. Après des difficultés à trouver un local, le collectionneur réussit à ouvrir les portes du musée situé sur l'une

des rues les plus passantes de Québec, entre l'hôtel de ville et la basilique cathédrale. Au départ, il semblerait qu'un grand nombre de visiteurs fréquentent le musée, certains affirmant même avoir connu Henriette. Environ le cinquième de la collection y aurait été exposé, faisant de cet endroit, selon le propriétaire de la collection, le plus grand « musée privé dédié au costume au Canada »⁹.

Henriette Belley entreprend la réalisation de commandes de conception de toilettes pour les bals costumés et les grandes fêtes au début de sa vie d'adulte. Ce n'est que plusieurs années plus tard qu'elle commencera à porter ses tenues en public. Sa popularité n'est pas instantanée; plusieurs critiquent ses accoutrements et se moquent d'elle. En effet, ses costumes allient des objets disparates et des motifs passés de mode. On lui donnera alors le surnom de reine du kitsch. Mais Henriette ne se laisse pas abattre par ces commentaires, elle persévère et gagne le cœur du public¹⁰. Gentille, charmante et mystérieuse, elle crée un personnage excentrique qui devient populaire et attendu; elle fait dorénavant partie du paysage culturel du quartier. Les tenues d'Henriette n'ont donc pas été le seul facteur contribuant à sa popularité. C'est la combinaison de sa personnalité et de ses créations qui a créé le phénomène Belley, dont on parle toujours aujourd'hui.

Quelques années avant sa mort, Henriette tente de trouver un acquéreur pour la totalité de sa collection, qui s'élève à plusieurs centaines de toilettes et accessoires. Cela se révèle être un défi, et ce n'est qu'après plusieurs années qu'un potentiel



À l'exposition de Madame Belley, Le Soleil, Jean-Marie Villeneuve.

acquéreur entre en contact avec madame Belley. En effet, sa popularité et les nombreux objets qu'elle laisse derrière elle offrent une situation favorable à la conservation du phénomène Belley. Non seulement les tenues d'Henriette sont extravagantes et originales, mais de plus elle était et est encore reconnue comme une personnalité marquante et appréciée par les citoyens de la ville de Québec.

Henriette Belley se retire de la vie publique après avoir pendant deux décennies revêtu des costumes uniques et foulé à plusieurs reprises les allées de salles de théâtre. Elle se concentre désormais entièrement sur son métier de

cartomancienne. Si elle est plutôt absente de la sphère publique, elle n'en demeure pas moins présente dans l'esprit des habitants de Québec. Quelques années plus tard, soit le soir du 30 avril 1980, madame Belley meurt à l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 74 ans¹¹.

La fermeture du musée Empire de Madame Belley a plongé la collection de costumes d'Henriette dans l'oubli. Pourtant, plus de 40 ans après sa mort, son héritage est bel et bien présent, bien que peu connu. Elle a influencé, à sa manière, la vie de plusieurs personnes, en égayant les journées des gens qu'elle croisait, ou même en tant que modèle pour les marginaux.

Les musées de mode au Québec

Depuis la fermeture du musée de madame Belley, un seul autre musée au Québec a dédié sa mission à la conservation de costumes. Ayant été créé dans les années 1970, à Saint-Lambert, sur la Rive-Sud, dans la région de Montréal, c'est en 1993 que le Musée Marsil redéfinit sa mission et change de nom, près d'une décennie plus tard, pour le Musée du costume et du textile du Québec¹². Malgré les modifications, le musée reste aux prises avec un manque de visibilité considérable, ce qui le pousse, en 2013, à déménager à Montréal, plus près du milieu de la mode, au Marché Bonsecours¹³. Après ce déménagement, il change à nouveau de nom pour le Musée de la mode en 2016¹⁴. En 2018, le musée ferme ses portes et le Musée McCord reprend ses collections¹⁵. Ainsi s'éteint le seul musée dédié au textile. Les grands musées généralistes, tant artistiques qu'ethnologiques, prendront donc le pas sur cette discipline en multipliant, dans leur programmation, les expositions traitant de la mode.

Dans la ville de Québec, le Musée de la civilisation, bien que ce ne soit pas sa mission première, conserve la plus grande collection muséale d'artefacts vestimentaires au Québec¹⁶. Dès sa constitution en 1984, les collections de vêtements et accessoires provenant du Musée du Québec, aujourd'hui appelé le Musée national des beaux-arts du Québec, y sont transférés.

Les expositions dédiées à la mode

Jean Soucy, alors directeur du Musée du Québec de 1967 à 1973, crée de nouveaux

services et n'hésite pas à traiter de sujets atypiques dans les expositions¹⁹. L'exposition *Le surréalisme dans le costume*, mettant en vedette Henriette Belley, fait partie de ce mouvement. Il s'agit de la première exposition populaire traitant du costume au Québec. Les projecteurs de tous les milieux canadiens sont alors braqués sur le Musée du Québec²⁰.

Depuis, les grands musées québécois ont pris l'habitude d'ajouter à leur programmation des expositions traitant de la mode ou du vêtement en concordance avec leur mission. Souvent, on trouve également des costumes ou des habits mis en valeur dans des expositions de tout genre. Notons par ailleurs l'excellence du travail du Musée McCord dans ce domaine. À trois reprises, l'institution a reçu le Richard Martin Exhibition Award, reconnu internationalement²¹.

Et si demain...

Imaginons que le propriétaire de la collection de madame Belley désire s'en départir. Une question se poserait : qui prendra la relève? Qu'advient-il de cette collection? La réponse à cette question dépend de plusieurs facteurs tels que l'état de la collection, l'intérêt de la population envers sa patrimonialisation et son potentiel muséal. De plus, il y a fort à parier que cette collection n'est pas conservée dans un environnement optimal puisque le textile exige des conditions contrôlées rigoureusement.

Bien que cela aille à l'encontre du souhait d'Henriette, cette collection imposante serait fort probablement démantelée, en raison de l'espace restreint des réserves et pour des motifs



La reine du kitsch dans son élément

Le Soleil, Jacques Deschênes

financiers²². Dans ce contexte, à qui revient cette responsabilité? Malgré l'expertise développée par le Musée McCord, sa mission demeure de mettre de l'avant le patrimoine montréalais²³. Il nous paraît donc peu probable que la collection d'Henriette Belley soit acquise par ce musée, alors que les deux pieds de la reine sont cimentés à Québec.

La collection pourrait peut-être être acquise par le Musée de la civilisation, considérant que la conservation de tels objets fait partie de sa mission élargie. Toutefois, dans ce contexte, il faut également se demander si cette collection a une valeur patrimoniale assez importante pour justifier son entrée dans un musée national. Il est évident que si le Québec était doté d'un musée de la mode, celui-ci en serait l'acquéreur idéal.

En somme, on ne peut mesurer l'effet qu'Henriette Belley a eu sur la mode, mais on sait avec



Henriette Belley, amoureuse des chats
Le Soleil, Jacques Deschênes

certitude qu'elle a influencé la culture de la ville de Québec. Cette femme complexe qui ne laissait personne indifférent a réussi à devenir une icône de la vie culturelle de la ville, uniquement par son talent, sa personnalité et sa volonté d'attirer l'attention. Toutefois, son legs matériel est difficile à retracer. Ce que nos recherches ont avant tout révélé, c'est la complexité du parcours des objets qui doivent être conservés et reconnus comme appartenant

au patrimoine, de même que la situation délicate des pièces de collection associées à la mode.

Pour en apprendre davantage sur la vie d'Henriette et de son musée, nous vous invitons à consulter notre balado en mobilité à l'adresse suivante : <https://arcg.is/zu84K>. Un parcours de 2,5 km vous est proposé afin de découvrir, en Haute-Ville, quatre lieux emblématiques de la vie de madame Belley.

Notes

- 1 Daniel Drolet, « Renommée pour ses excentricités; Mme Belley fut jusqu'à sa mort un phénomène local », *Le Nouvelliste*, 13 janvier 1981, p. 13. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3261459?docsearchtext=Henriette%20Belley%20premi%C3%A8re>, consulté le 10 avril 2021.
- 2 Ville de Québec, « Plaques ici vécut... Belley, Henriette ». https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint_jean_baptiste/epigraphes/henriette_belley.aspx, consulté le 10 avril 2021.
- 3 Christiane Brunelle, « Belley, de la participation à la consommation de masse », *Le Soleil*, 30 janvier 1971, p. 48. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3466583?docsearchtext=Henriette%20Belley>, consulté le 10 avril 2021.
- 4 André Dufour, « La plus grande vedette de Québec triomphe dans la salle », *La Presse*, 18 février 1971, p. F4. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2715727?docsearchtext=Belley%20Palais%20Montcalm>, consulté le 10 avril 2021.
- 5 Daniel Drolet, *loc. cit.*, p. 13.
- 6 Entrevue ethnologique de Marie-Josée Gagnon. Baladodiffusion « Merveilleuse Henriette Belley ». Entrevue réalisée par Bianca Roy, 2021, 4 min 43 s.
- 7 Daniel Drolet, *loc. cit.*, p. 13.
- 8 François Roy, « L'Empire de madame Belley au temps des grandes premières à Québec », *Le Soleil*, 31 mars 1985, Cahier C. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2910174?docsearchtext=L%E2%80%99Empire%20de%20madame%20Belley%20au%20temps%20des%20grandes%20premi%C3%A8res%20%C3%A0%20Qu%C3%A9bec>, consulté le 10 avril 2021.
- 9 *Ibid.*
- 10 Christiane Brunelle, « Belley, de la participation à la consommation de masse », *Le Soleil*, 30 janvier 1971, p. 48. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3466583?docsearchtext=Henriette%20Belley>, consulté le 10 avril 2021.
- 11 Inconnu, « Mort de Madame Belley », *Le Soleil*, 2 mai 1980, p. A3. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2725827?docsearchtext=Henriette%20Belley>, consulté le 10 avril 2021.
- 12 Caroline Montpetit, « Exit le Musée de la mode de Montréal », *Le Devoir*, 25 janvier 2018.
Iris Gagnon-Paradis, « Montréal aura son Musée de la mode », *La Presse*, 15 avril 2016.
- 13 Caroline Montpetit, *loc. cit.*
« Nouveau Musée de la mode à Montréal », dossier de presse no 2105-01.

- 14 Iris Gagnon-Paradis, *loc. cit.*
- 15 Caroline Montpetit, *loc. cit.*
- 16 Selon les chiffres divulgués par les musées. Alexia Fontaine, «Conditions d'émergence et développement des collections vestimentaires : patrimonialisation, muséalisation, virtualisation. Regards croisés France-Canada-Québec (XIX^e-XXI^e siècle)», thèse de doctorat, Québec, Université Laval, Villeneuve-d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle-Lille, 2017, p. 163.
- 17 *Ibid.*, p. 189-197.
- 18 Collections de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *Le Musée du Québec*, Ministère des Affaires culturelles, 1979, p. 28. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2096587>
- 19 Alexia Fontaine, *op. cit.*, p. 177
- 20 Musée McCord, « Prix et distinction », Musée McCord. [En ligne].
Michèle Boulanger Bussière et coll., «L'agrandissement du Musée McCord, un projet de société», *Le Devoir*, 7 juillet 2018.
- 21 Pierre Nadeau, «Madame Belley ne fera plus les grandes premières : elle a dû vendre sa garde-robe... aux Américains», dossier de presse du Musée du Québec concernant l'exposition *Le surréalisme dans le costume*, Archives du Musée national des beaux-arts du Québec, 1917.
- 22 Musée McCord, « Mission », Musée McCord. [En ligne]

Références

« Nouveau Musée de la mode à Montréal », dossier de presse no 2105-01.

BOULANGER BUSSIÈRE, Michèle et coll., « L'agrandissement du Musée McCord, un projet de société », *Le Devoir*, 7 juillet 2018.

BRUNELLE, Christiane, « Belley, de la participation à la consommation de masse », *Le Soleil*, 30 janvier 1971, p. 48. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3466583?docsearchtext=Henriette%20Belley>, consulté le 10 avril 2021.

COollection de Bibliothèque et Archives nationales du Québec, *Le Musée du Québec*, Ministère des Affaires culturelles, 1979, 39 p. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2096587>

DROLET, Daniel, « Renommée pour ses excentricités; Mme Belley fut jusqu'à sa mort un phénomène local », *Le Nouvelliste*, 13 janvier 1981, p. 13. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/3261459?docsearchtext=Henriette%20Belley%20premi%C3%A8re>, consulté le 10 avril 2021

DUFOUR, André, « La plus grande vedette de Québec triomphe dans la salle », *La Presse*, 18 février 1971, p. F4. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2715727?docsearchtext=Belley%20Palais%20Montcalm>

Entrevue ethnologique de Marie-Josée Gagnon. Baladodiffusion « Merveilleuse Henriette Belley ». Entrevue réalisée par Bianca Roy, 2021, 4 min 43 s.

FONTAINE, Alexia, « Conditions d'émergence et développement des collections vestimentaires : patrimonialisation, muséalisation, virtualisation. Regards croisés France-Canada-Québec (XIX^e-XXI^e siècle) », thèse de doctorat. Québec, Université Laval, Villeneuve-d'Ascq. Université Charles-de-Gaulle-Lille, 2017, 1081 p.

GAGNON-PARADIS, Iris, « Montréal aura son Musée de la mode », *La Presse*, 15 avril 2016. Consulté le 12 juillet 2021.

INCONNU, « Mort de Madame Belley », *Le Soleil*, 2 mai 1980, p. A3. <https://numerique.banq.qc.ca/patrimoine/details/52327/2725827?docsearchtext=Henriette%20Belley>, consulté le 10 avril 2021.

MONTPETIT, Caroline, « Exit le Musée de la mode de Montréal », *Le Devoir*, 25 janvier 2018. Consulté le 12 juillet 2021.

MUSÉE MCCORD, « Mission », Musée McCord. <https://www.musee-mccord.qc.ca/fr/mission/>, consulté le 12 juillet 2021.

MUSÉE MCCORD, « Prix et distinction », Musée McCord. <https://www.musee-mccord.qc.ca/fr/prix-et-distinctions/>, consulté le 12 juillet 2021.

NADEAU, Pierre, « Madame Belley ne fera plus les grandes premières : elle a dû vendre sa garde-robe... aux Américains », dossier de presse du Musée du Québec concernant l'exposition *Le surréalisme dans le costume*, Archives du Musée national des beaux-arts du Québec, 1971.

ROY, François, « L'empire de madame Belley au temps des grandes premières à Québec », *Le Soleil*, 31 mars 1985. Consulté le 12 juillet 2021.

VILLE DE QUÉBEC, « Plaques ici vécut... Belley, Henriette ». https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/patrimoine/quartiers/saint_jean_baptiste/epigraphes/henriette_belley.aspx, consulté le 10 avril 2021.

Collections Couturiers Québécois : la plaque tournante de la mode québécoise

Alexandre Prince, rédacteur en chef du présent numéro



Mannequins défilant portant les créations de Bertrand Marois, designer de mode masculine de la ville de Québec, ©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

La fin des années 1980 est une période décisive dans l'histoire de la mode contemporaine. Alors que les podiums internationaux se disputaient traditionnellement entre une poignée de pays, on assiste désormais à l'apparition de nouveaux acteurs. Émerge alors une mode belge ayant son caractère propre, portée par les célèbres Six d'Anvers et la Maison Martin Margiela. On remarque aussi un énorme engouement pour les designers japonais. C'est également au cours de cette période que la mode québécoise prend un essor et un lustre qu'on lui avait rarement connus auparavant.

Relayée par des magazines féminins et des rubriques de plus en plus nombreuses dans la presse généraliste, la mode en vient à susciter de plus en plus l'intérêt des Québécoises et des Québécois.

Un premier défilé d'envergure est organisé par Dick Walsh à Québec à l'occasion du *Rendez-vous 87*, à la suite des deux matchs opposant les joueurs de la Ligue nationale de hockey (LNH) à l'équipe de hockey de l'Union soviétique. Devant une foule de 6 000 personnes défilent les créations de quatre grands créateurs : l'Américain Geoffrey Beene, l'Italien Enrico Coveri, le

Français Jean Paul Gaultier et le Canadien Jean-Claude Poitras. En plus de marquer l'histoire de la ville, ce succès retentissant témoigne de l'intérêt toujours croissant pour la mode à Québec.

C'est la journaliste Sylvie Corriveau, responsable des pages mode du *Soleil* depuis 1984, qui a su le mieux catalyser cet engouement. En effet, elle en profite pour mettre sur pied des événements hors du commun. Lorsqu'elle accepte ce poste, c'est à condition de couvrir non seulement la mode internationale, mais également la mode d'ici. Et c'est dans cet ordre d'idée qu'elle met sur pied, avec le scénographe Michel Baker, le défilé *Collections Couturiers Québécois*.

La première édition de *Collections Couturiers Québécois* a lieu à l'automne 1988 au cœur des Galeries de la Capitale. Y sont présentées des réalisations de douze créateurs et créatrices de la province comme Simon Chang, Marcelle Danan, Linda Morisset, Jean-Claude Poitras, Nicole Resi, Michel Robichaud, Lyse Spénard et Alain Thomas. En plus de ceux-ci, on trouve de nombreux talents de la ville de Québec : Céline Courteau et sa griffe La Grande Zoa, Brigitte et Colette Roy, pour Mon Mec, et Micheline Forest.



Robe griffée Nanar, par les montréalais Nanzi Barbiero et Mourad Mekhdjian, ©Gilles Frechette, (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

En plus de fournir ces designers, la ville de Québec est également responsable de la fabrication de toutes les chaussures présentées lors du défilé. Fabriquées par des manufacturiers, ces chaussures sont conçues pour s'harmoniser avec les vêtements des designers. Les coiffeurs et maquilleurs sont aussi engagés sur place. Les coiffures sont réalisées par les coiffeurs de salons réputés de Québec et les maquillages par des maquilleuses de Lise Watier. Les préparatifs du défilé mobilisent 40 mannequins adultes, 15 mannequins enfants, 5 chefs de cabines et une vingtaine d'habilleuses. L'important décor doit être monté deux semaines avant le premier défilé. Michel Baker, pourtant habitué aux projets d'envergure de l'Opéra de Québec, souligne que la scène est aussi imposante qu'un décor d'opéra.

Ce premier défilé connaît un retentissant succès. Chacune des trois représentations accueille une foule d'environ 1 700 personnes. Cela pousse Le

Soleil à renouveler l'événement chaque année jusqu'en 1994, ce qui correspond à la période où monsieur Robert Normand était le président du journal. Signe de la réussite de l'événement, toutes les éditions à compter de la seconde sont présentées à guichet fermé.

Il faut dire que ce projet tient à cœur à l'équipe du *Soleil*, qui ne tire aucun profit d'un tel événement malgré les subventions du ministère de l'Industrie et du Commerce. Dans un souci d'accessibilité, le prix de billets est de 15 à 20 dollars, ce qui ne peut compenser les coûts, estimés à près d'un demi-million de dollars, d'un événement d'une telle ampleur. Les responsables du défilé se donnent donc corps et âme à sa préparation. Sylvie Corriveau prend la peine de recruter et de former elle-même une bonne partie des mannequins qui défilent sur les podiums de *Collections Couturiers Québécois*. Il lui arrive de rester jusqu'à minuit dans la grande salle en haut de l'immeuble du

Soleil, où elle fait appel à ses connaissances en ballet classique et en mannequinat pour apprendre aux débutantes les rudiments du métier. C'est également elle qui prévoit les tableaux présentant les œuvres des différents designers et qui sélectionne la musique lors des premières éditions du défilé. Dans les dernières années, puisque les défilés sont télédiffusés, il devient trop dispendieux d'acquiescer les droits de diffusion pour chaque pièce musicale. C'est pourquoi le compositeur Pierre Gagnon se joint au projet pour composer la bande musicale originale qui accompagne les mannequins.



Mannequins défilants sur le podium vêtues de créations de Jean-François Morrissette, ©Gilles Frechette, (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

Collections Couturiers Québécois est arrivé comme un ovni dans le paysage de la mode au Canada, car le pays n'avait alors connu aucun défilé d'une telle ampleur. Le plus grand événement jusqu'alors, le défilé du Salon international de la fourrure de Montréal, rassemblait généralement une foule de 500 personnes, soit moins du tiers du public de CCQ. Il faut dire que la scénographie extravagante de Michel Baker ajoute à l'événement un sens du spectacle remarquable. C'était lui qui parvient à concevoir les décors imaginés par Sylvie Corriveau et à



Jean-François Morissette automne-hiver 1990-1991, ©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

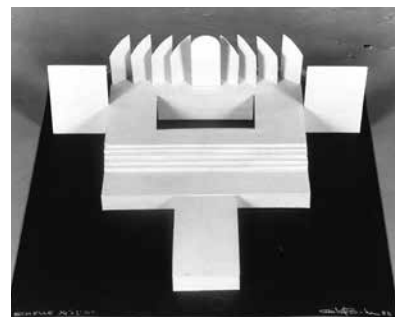
créer des ambiances d'éclairage pour accompagner les chorégraphies et les scènes envisagées par cette dernière.

Certains membres du public se souviennent encore des « tableaux » les plus remarquables mis en scène lors du défilé. Il suffit de penser aux mannequins vêtus de manteaux en impression dalmatien conçus par Jean-François Morissette, qui défilent accompagnés d'une myriade de dalmatiens, en hommage au film culte. Ou encore aux maisonnettes disposées sur la scène, d'où émergent les mannequins enfants. L'un des plus grands tours de force de la mise en scène est d'avoir permis à une mannequin, vêtue d'une création de Jean Airoldi, de traverser le podium sur une moto Harley-Davidson. Pour organiser ce moment du défilé, il a fallu solidifier la totalité de la passerelle et de la scène, et même installer

une plateforme élévatrice sous la scène pour qu'en surgisse la moto.

La scène en elle-même, avec ses 30 pieds de large sur 40 pieds de profondeur, sa passerelle de 40 pieds et son design extravagant, contribue à l'expérience des spectateurs. À l'occasion de certaines représentations, elle peut se transformer sous leurs yeux ébahis. L'un des plus spectaculaires tableaux présente un immeuble à deux étages qui s'ouvre et se transforme en gare à même la scène. L'immersion est complétée par la bande-son de Pierre Gagnon, qui parvient à recréer le sifflement du train et à l'incorporer à sa composition.

Les trois dernières éditions du défilé, de 1991 à 1994, sont télédiffusées sur les ondes de Télé 4, afin d'être présentées au public partout à travers la province. Les gens de Québec ne sont ainsi



Maquette de la scène de la toute première édition de Collections Couturiers Québécois, en 1988 (©Michel Baker, photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau)



Mannequins portant des créations de Simon Chang sur la scène lors de l'édition 1992 du défilé, ©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

plus les seuls à pouvoir profiter de ce spectacle d'envergure.

Pour les amatrices et les amateurs de mode de la Capitale-Nationale, accueillir chez eux le plus grand défilé au pays, qui met en vedette les talents locaux, est une source de fierté. Et ça l'est d'autant plus lorsqu'on sait la quantité de travail que représente un projet d'une telle envergure. Il suffit de penser au rôle joué par les coiffeuses et les habilleuses, toutes originaires de Québec, qui n'ont parfois pas plus de 30 ou 40 secondes entre chaque tableau pour complètement changer le look de chacun des 40 mannequins.



Trois mannequins défilant lors du défilé Collections Couturiers Québécois:

Trois mannequins habillés de la collection 1990-1991 de Dénommé Vincent, marque de mode masculine active de 1980 à 2001
©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

Collections Couturiers Québécois a également permis à Québec de bénéficier d'un excellent rayonnement de ville à la mode. Les designers de

la capitale, comme Hoang Nguyen, Jean-François Morissette, Marie Dooley ou Bertrand Marois, ont alors l'occasion de partager le podium avec leurs



Collection automne-hiver 1989-1990 de Jean-Claude Poitras, ©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

collègues de Montréal comme Marie Saint Pierre, Jean Airoidi, Jean-Claude Poitras et Simon Chang. Ce dernier aurait même demandé à Sylvie Corriveau pourquoi on ne faisait rien de tel à Montréal. Cela dit, à la suite de la dernière édition du défilé en 1994, la Vieille Capitale reprend un rôle plutôt marginal face à la métropole. Lorsque le ministère de l'Industrie et du Commerce organise le gala *La Griffes d'Or*, diffusé sur les ondes de TVA dès 1991, Sylvie Corriveau est la seule journaliste originaire de l'extérieur de la ville de Montréal à siéger au comité. Le talent de certains designers de Québec leur permet tout de même de recevoir cette prestigieuse distinction : c'est notamment le cas de Jean-François Morissette, qui

reçoit la Griffes d'or pour la meilleure collection de fourrure en 1998.

Les défilés de mode à Québec connaissent un dernier soubresaut en 1996 et 1997, toujours sous la direction de Sylvie Corriveau, sous la forme d'un nouveau projet : les *Griffes de la Capitale*. Présenté à la défunte Place Lebourgneuf (1981-2001), ce défilé présente les créations de designers de Québec devant une foule d'environ 500 personnes pendant deux soirs consécutifs.

Aujourd'hui encore, la mémoire de *Collection Couturiers Québécois* demeure dans la mémoire de tous celles et ceux qui ont eu le privilège d'y assister. Mais alors que le temps passe et que les



Collection automne-hiver d'Ariane Carle, 1989-1990, ©Gilles Frechette (photographe), photo issue de la collection personnelle de Sylvie Corriveau

témoignages se raréfient, il est de plus en plus difficile de préserver la mémoire de ce qui a déjà été l'un des plus grands événements de la scène culturelle de Québec. Afin de maintenir cet événement dans notre mémoire collective, la Société historique de Québec aimerait recueillir le plus grand nombre possible de témoignages de gens ayant participé ou assisté à au moins une des représentations de *Collection Couturiers Québécois*. Si vous connaissez quelqu'un y ayant pris part, ou mieux, si vous avez vous-même des souvenirs de ces défilés, veuillez nous écrire à l'adresse suivante : societehistoriquede-quebec@gmail.com.

Références

Plusieurs de ces informations proviennent des archives privées de Sylvie Corriveau et ont été recueillies lors d'un entretien téléphonique mené le 6 mai 2021.

COOPER, Cynthia, « Dick Walsh », *EncycloModeQc*, 2 février 2019, repéré à <https://encyclomodeqc.musee-mccord.qc.ca/fr/fiche/dick-walsh/>.

GOUBAU, Madeleine, « Jean-François Morissette », *EncycloModeQc*, 1^{er} février 2019, repéré à <https://encyclomodeqc.musee-mccord.qc.ca/fr/fiche/jean-francois-morissette/>.

POITRAS, Jean-Claude, *Quand la vie défile : regard sur la mode au Québec des années 1950 à aujourd'hui*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2018, 200 p.

LE SOLEIL, « LE SOLEIL fait place aux couturiers québécois », 13 septembre 1988, p. C -13, repéré à <https://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2889949>.

CONFÉRENCES

Sous réserve de nouvelles restrictions liées à la situation sanitaire, les conférences suivantes seront offertes en présentiel de novembre 2021 à mai 2022 :

9 novembre 2021

Souvenirs de Limoilou

14 décembre 2021

Les loisirs au Canada français, de 1630 à 1840

11 janvier 2022

Québec, riche en coups de cœur !

8 février 2022

André Marier (1932-2014). Grand technocrate économique de la Révolution tranquille

8 mars 2022

Le centenaire du feu de la première basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré

12 avril 2022

L'immigration belge au Québec et son héritage

10 mai 2022

Grosse-Île 1832-1937, un patrimoine bâti exceptionnel

Les conférences mensuelles de la Société historique de Québec (SHQ) ont lieu à **19 h 15**, les **deuxièmes mardis du mois** (sauf en juin, juillet et août) à l'**Hôtel Universel**, situé au 2300, chemin Sainte-Foy à Québec. Elles sont gratuites pour les membres et accessibles aux non-membres au coût de 5\$.

POURQUOI QUÉBECENSIA?

Créée en 1980, la revue voit le jour sous la présidence de Guy Doré. Celui-ci explique ainsi le choix de son titre :

Dans notre littérature et nos arts, on connaît déjà les termes Acadiensia, Américana, Canadana et même, plus près de nous, Saguenayensia. Il s'agissait donc de fouiller dans les ressources multiples du latin et nous trouvâmes le nom classique de *Québecensia*, un pluriel neutre qui signifie « choses de Québec et sur Québec ».

Il suffisait, comme l'œuf de Christophe Colomb, d'y penser.

LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SOCIÉTÉ

Président :	Alex Tremblay Lamarche
Premier vice-président :	Jean-Marie Lebel
Deuxième vice-présidente :	Pierrette Vachon-L'Heureux
Secrétaire :	André Potvin (membre coopté)
Trésorier :	Donald Petit
Administrateurs :	Monique Bhérier Jacques Boutet Jean Dorval Gérald Gobeil Jérôme Ouellet

Conseillère spéciale
du président :

Esther Taillon



LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE QUÉBEC

est un organisme sans but lucratif fondé en 1937 pour promouvoir l'histoire et le patrimoine de Québec et de sa région. Elle est membre de la Fédération Histoire Québec et reçoit une aide financière de la Ville de Québec.

DEVENIR MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ

Membre Individuel : au Canada 35\$; aux É.-U. 45\$ US; en Europe 40€.

Membre Familial : ajoutez 5\$ aux frais d'adhésion d'un membre individuel.

Option Privilège (abonnement à la revue *Cap-aux-Diamants*) : ajoutez 30\$ au coût d'adhésion d'un membre Individuel ou Familial (uniquement disponible au Canada)

Membre Étudiant (moins de 25 ans) : 20\$

Membre à vie : 750\$

Tous les détails sont disponibles dans la section « Membres » du site internet : <http://societehistoriquedequebec.qc.ca> ou par téléphone aux coordonnées ci-dessous.

Un reçu pour usage fiscal est remis sur demande pour tout don versé en sus de la cotisation annuelle.

COORDONNÉES

Adresse

Société historique de Québec
6, rue de la Vieille-Université, local 158
Québec (Québec) G1R 5X8

Téléphone : 418 694-1020, poste 1256

Courriel : info@societehistoriquedequebec.qc.ca

Site internet : www.societehistoriquedequebec.qc.ca

Facebook : facebook.com/societehistoriquedequebec

HEURES D'OUVERTURE

Lundi, mercredi et vendredi de 13 h 30 à 16 h 30

Le bulletin *Québecensia* est publié deux fois par année. Les textes qui s'y trouvent, n'engagent que leurs auteurs.

Photo de la couverture : Gilles Fréchette

Rédacteur en chef : Alexandre Prince

Comité de rédaction : Jean-François Caron
Nicolas Lacroix
Lilianne Plamondon
Alex Tremblay Lamarche

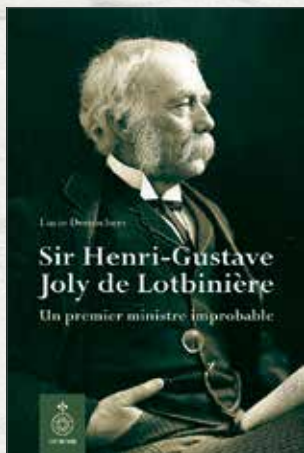
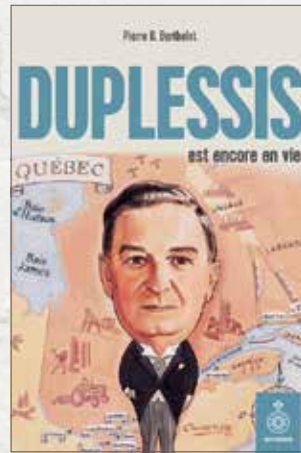
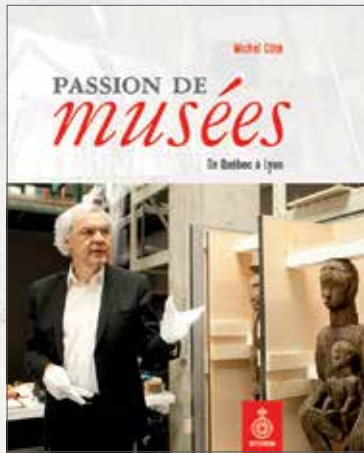
Mise en pages : Marie-Noëlle Jones

Révision linguistique : Bla bla rédaction

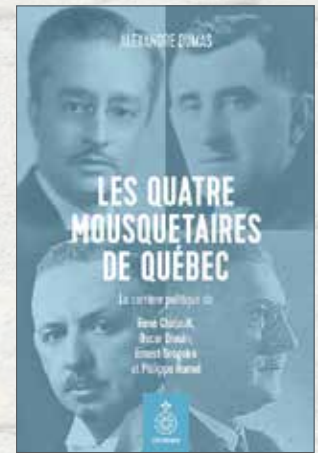
Impression : Copies de la Capitale inc.

Convention de la poste-publication no 40044836

Retournez toute correspondance ne pouvant être livrée au Canada à l'adresse ci-dessus.



SEPTENTRION



TOUJOURS LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

www.septentrion.qc.ca

